

RÉSIDENCE
BEAUVAL
Récits de vie



Ville de Bassens

Sommaire

Edito.....	5
Préambule.....	7
Plan du quartier.....	8
Extrait du cadastre napoléonien.....	9
De 1964 à 2018 - Quelques grandes dates.....	10
Au commencement, étaient... les prés !	11
Premiers pas à Beauval.....	17
50 ans de vie quotidienne.....	21
Beauval, une histoire de famille(s) - Le lien social.....	29
Beauval, sa cité, son parc arboré, son bassin d'agrément.....	39
Quand Beauval fait peau neuve... ..	47



Edito

L'opération Beauval commence. Comme pour toute cité en renouvellement urbain, elle s'accompagne d'un travail sur la mémoire des lieux et de leur vécu par les habitants, certains étant résidents depuis le début. C'est ainsi qu'après les récits de vie du Bousquet (2006), de Meignan, (2010), du Moura (2014), ceux de Beauval ont été recueillis, mis en forme et maintenant publiés.

Cet ouvrage est un recueil de recherches documentaires auprès d'acteurs institutionnels ou locaux, mais aussi et surtout de témoignages d'habitants. Que soient remerciés tous ceux qui ont apporté leur contribution, plus particulièrement Françoise Duret qui a su faire resurgir les souvenirs encore dans les mémoires et les archives, pour ensuite les mettre dans cet ouvrage riche de contenu et d'émotions, à la lecture vivante et passionnante.

Celui-ci reconstitue avec précision le cadre historique dans lequel la construction de la cité s'est inscrite, à un moment où d'autres ensembles bâtis naissaient dans la commune, que ce soit Meignan, Le Bousquet ou Le Moura ; une étape importante dans l'urbanisation de la ville qui est passée de 4 800 habitants en 1968 à 6 133 en 1975. Au-delà des histoires personnelles, c'est la vie à Bassens et son évolution qui sont reconstituées. Plus généralement encore, cet ouvrage permet d'appréhender les fonctionnements spécifiques d'un univers urbain qui n'est pas le même en 1970 qu'en 2010 et encore moins qu'en 2018, que ce soit en matière de déplacements, de commerces ou d'équipements publics tels que les écoles.

On y retrouve évoquées les marques d'événements particuliers, comme celles de la tempête de 1999 ou encore celle du creusement du bassin Montsouris qui constitue depuis un élément important et positif du cadre de vie de ce site.

Transparaît aussi dans cet ouvrage tout l'attachement des habitants à la cité qui, au terme de cinquante années d'existence, nécessite aujourd'hui une rénovation importante.

La phase qui s'annonce va profondément redéfinir la cité pour faire correspondre ses accès routiers et la configuration de ses bâtiments aux usages et problématiques de notre époque, tout en conservant les éléments paysagers qui fondent sa qualité et en assurent la respiration. Restera à améliorer l'acoustique intérieure, point auquel j'attache une vigilance particulière, comme d'ailleurs le Conseil citoyen, véritable partenaire dans cette réhabilitation urbaine, dans l'objectif partagé qu'elle corresponde au mieux aux attentes des habitants.

En attendant, il nous faut accepter la période délicate des travaux et compter sur la compréhension de tous (bailleurs, locataires, entreprises, services municipaux et communautaires, acteurs du territoire) pour pouvoir la traverser dans les meilleures conditions possibles.

En vous souhaitant une bonne lecture.

Bien à vous,

Jean-Pierre TURON
Maire de Bassens
Conseiller délégué Bordeaux Métropole



EVOLUTION DU SITE AU FIL DU TEMPS



1961



1966



1969



1972



1995



2000

architectes: Holo architecture + Teasere & Toulon architectes / urbanisme: Pierre Lascabannes
BE environnement: Nébatare / BE acoustique: IdB acoustique / sociologue: Daniel Mandouze / BE structure + fluides: Math ingénierie

BEAUVAL 001

Préambule

Cet ouvrage a été réalisé dans le cadre d'une action de participation et de concertation des habitants de la résidence Beauval, à Bassens, en amont de l'opération de réhabilitation programmée par le bailleur Clairsienne.

Il repose sur la collecte de souvenirs d'habitants ou de personnes ayant fréquenté la cité Beauval entre 1968 et aujourd'hui, sur des données historiques ou techniques apportées par des acteurs locaux et des témoins directs de l'histoire de la résidence, ainsi que sur des recherches documentaires.

Cinq ateliers et marches collectives, ainsi que dix entretiens individuels, ont été réalisés entre septembre 2017 et mai 2018 afin de recueillir des éléments permettant d'alimenter ce recueil.

Les paroles retranscrites ici sont des souvenirs. Bien que vérifiés et recoupés par des recherches et des croisements de données visant à recadrer les propos sans les corriger, ceux-ci peuvent être sujets à débat ou caution. « Le Beauval » de l'un ne sera peut-être pas celui de l'autre. Chacun se souvient et filtre le vécu avec ses émotions, ses impressions, sa nostalgie. Ces témoignages ne visent pas à dresser un portrait figé de la résidence Beauval mais en sont un reflet. Le souvenir est une matière sensible, donc essentielle à la construction de l'image d'une cité par ses habitants.

La ville de Bassens, commanditaire de ce recueil, a souhaité que soit respecté l'anonymat des habitants qui ont bien voulu témoigner au fil des pages, afin qu'aucune parole ne puisse permettre de reconnaître directement les personnes. Certains seront cependant faciles à distinguer.

Les élus, acteurs associatifs et techniciens sont en revanche cités nominativement, en raison du caractère public de leurs fonctions.

Que tous les témoins, sans qui cet ouvrage n'aurait pu voir le jour, en soient remerciés :

Mesdames Angélique Bareille, Maïté Bougrier, Lydie Bourouina, Carmen Calvo, Clothilde Caussade, Florence Caussade, Sandrine Dupart, Josette Dupuy, Sylvie Lestruhaut, Louissette Loty, Claudie Monribot, Sylvie Montacié, Prisca Olanier, Mireille Pons, Marie-Thérèse Respaud, Danielle Seel, Soraya Taleb.

Messieurs José Calvo, Jean Dupuy, Guy Fabresse, Francis Franco, Patrice Mensan, Fabrice Poignet, Jean-François Roux, Bernard Vallier.

Ont contribué à la réalisation de cet ouvrage :
Ville de Bassens :

- Mmes Monique Bois, Jacqueline Lacondemine et Olivia Robert, MM. Jean-François Roux et Alexandre Rubio (élus municipaux)
- Mmes Anne-Hélène Defoug, Amandine Larrazet, Marilyn Sauboua (Pôle des politiques contractuelles)
- Le service Communication
- Le service Urbanisme
- M. Aurélien Brianceau, Directeur de Cabinet
- Société Clairsienne : Mmes Emmanuelle Bardou, Maréva Garcia ; MM. Frédéric Cornuet, Cyril Ferry, Ivonig Le Gall, Laurent Richard.

Le Créham (bureau d'étude de sociologie urbaine), l'association Histoire et Patrimoine et son président M. Bernard Vallier, l'Association Bassenaise pour la Protection de l'Environnement et la Promotion du Patrimoine (A.B.P.E.P.P.) et son président M. Éric Lacondemine, l'association le Goujon des Sources, l'association Place aux Jardins (Mmes Sarah Gourdille et Marie Fara), Mme Raphaëlle Duval, Mme Marie-Claude Turon, M. François Casanova, M. Jean-Pierre Labrunette (pour le prêt au long cours de ses précieux bulletins municipaux).

Remerciements particuliers à M. Jean-Pierre Turon, maire de Bassens.

Plan du quartier



Extrait du cadastre napoléonien



De 1964 à 2018

Quelques grandes dates

À Beauval

7 décembre 1964 et 29 mars 1965 : vente de terrains par M. Calvo, Melles. Bouffartigues, et M. et Mme. Hourneau, propriétaires à Bassens, à la société Clair Logis d'Aquitaine.

26 août 1966 : dépôt du permis de construire pour un programme de 10 immeubles de 181 logements collectifs et de 20 pavillons.

20 septembre 1968, 24 janvier 1969, 16 mai 1969, 31 juillet 1969 : dates d'achèvement des constructions des logements collectifs en quatre phases.

1^{er} décembre 1969 : date d'achèvement des constructions des pavillons.

1993-1995 : chantier de creusement du bassin Montsouris.

4 mars 1997 : pose de la clôture le long de la voie ferrée.

1997-1998 : première opération de réhabilitation.

2001 : Clair Logis d'Aquitaine devient Clairsienne.

Hiver 2001-2002 : création du giratoire à l'entrée de la résidence.

2018 : coup d'envoi de l'opération de renouvellement urbain.

et à Bassens...

1962 : 3396 habitants.

1964 : dépôt du permis de construire de la résidence Le Peyrat (société Clair Logis).

1968 : 4841 habitants.

1970-71 : construction de la cité du Moura.

1972-1973 : construction de l'école maternelle du Moura (Frédéric Chopin).

1975 : 6133 habitants

Ouverture du collège Bassens Carbon-Blanc (qui deviendra Manon Cormier) et de la piscine intercommunale.

1981 : construction de l'école primaire Rosa Bonheur, dans le quartier du Moura.

1982 : 6595 habitants.

1987 : ouverture de l'école de musique.

1988 : ouverture de la bibliothèque municipale.

1990 : 6472 habitants.

1996 : construction du Hameau des Sources.

1999 : 6978 habitants.

2008 : 6618 habitants.

2017 : 7013 habitants.

Au commencement, étaient... des prés !

Années 60. Le visage de Bassens est encore celui d'une petite commune rurale. Des vignes et des prés où pâturent quelques vaches entourent le bourg et son clocher. Mais l'heure est aux programmes de construction de logements collectifs. Un tournant s'amorce pour la commune.

Adieu vaches, bonjour Beauval !

Qui se souvient qu'à la place des onze bâtiments blancs de la cité Beauval, broutaient il y a un peu plus de 50 ans des vaches ? Carmen Calvo, si vous la croisez en train de faire son potager, de l'autre côté de l'avenue de la Somme, pourrait vous en parler. À 83 ans, sa mémoire est toujours vive.



Dans les prés de Beauval avant la construction (collection famille Calvo)

Carmen Calvo

Riveraine de l'avenue de la Somme et ancienne propriétaire

Je suis arrivée en France et à Bassens en 1946. J'avais 21 ans. Mon mari, Firmin, qui était né à Bordeaux et vivait ici avec ses parents, est venu me chercher dans mon village, près de Jaca, dans la montagne espagnole. Je me suis mariée en Espagne et je suis arrivée là. On avait des vignes et des pâturages. Les vignes couvraient une zone allant de la route de l'église (la rue Ampère) à la rue Lamartine. Aux alentours il n'y avait que trois ou quatre maisons. Le reste c'était des champs. Il n'y avait rien autour, à part de la vigne et des artichauts. Ça a changé ! Ces terrains étaient à mes beaux-parents.

On travaillait tous les trois, mon mari, mon beau-père et moi, sans ouvriers agricoles. Notre ferme n'était pas importante. On était nos propres patrons. On avait du bétail : 12 ou 15 vaches et un bœuf pour labourer la vigne. On vendangeait et on faisait du vin, puis le négociant venait avec une citerne et on le vendait en gros, mais pas aux particuliers. On ne vendait pas le raisin. On en gardait « pour le bonhomme ». On vendait aussi parfois des vaches et des petits veaux

à des maquignons, et puis le lait de nos vaches que mon mari vendait au marché ou aux gens qui venaient à la ferme. Il en livrait aussi aux personnes âgées.

Il y avait déjà une route en bitume : celle qui allait à Ambarès. Elle était bordée de fossés.

On a arrêté les vaches et le lait avant la construction de la cité, quand mon beau-père est décédé. Il y avait déjà trop de voitures et nous, l'été, nous avions besoin de faire traverser la route à nos vaches pour les mener aux prés.



Les foin à Montsouris, sans doute dans les prés de Beauval (collection famille Calvo)



Avant la cité, des maisons en bois (collection famille Calvo)

José Calvo, fils de Carmen Calvo : *On se rendait service. On allait faire les vendanges chez les uns et chez les autres. Mon père était porteur pour Berlan. Il y allait tous les ans.*

Carmen Calvo : *Sur les prés où a été construite la cité, il y avait des maisons en bois dans lesquelles habitaient des familles. Ici on nous voit avec une petite fille portugaise, Laura Lourenço (NDLR : l'orthographe n'est pas sûr) qui habitait là avec ses parents.*

Témoignages d'habitants

- *Quand ils ont refait les parkings à l'entrée de la cité, ils ont trouvé des vestiges vers le bâtiment I. J'ai demandé à Mme Calvo qui m'a raconté que c'était une grange.*

- *Il y avait beaucoup moins de maisons. Il y avait des prés jusqu'au ras de la route et dans les prés il y avait des vaches. Tout le monde appelait ça le Camp IV. Les enfants allaient y jouer. Ils grimpaient aux arbres.*

La société Clair Logis d'Aquitaine, créée en 1958, issue du mouvement Castor, et qui deviendra Claisienne en 2001, achète successivement quatre terrains à trois propriétaires, M. Calvo, Melles. Bouffartigues, M. et Mme Hourneau, les 7 décembre 1964 et 29 mars 1965.

Elle vient d'acquérir environ 4 hectares et, entre 1968 et 1969, va y construire 10 bâtiments (nommés de A à J) comportant 18 logements chacun, 1 bâtiment (qui

ne porte pas encore le nom de K) comportant 1 logement, réservé au gardien (quelques années plus tard il en comportera 3), ainsi que 20 pavillons individuels.

La cité Beauval est née.

Extrait de « Plan-guide pour une réhabilitation » - source Claisienne (auteurs : Hobo Architecture - Teisseire&Touton)

« Construite pour "Clair Logis d'Aquitaine" et conçue par les architectes bordelais du GPA (groupement permanent d'architectes), la résidence Beauval a été réalisée en 1969 en une seule tranche de travaux, en corps d'état séparés, par des PME de la région bordelaise. Elle comprend 180 logements répartis dans 10 plots et un local gardien dans un plot supplémentaire situé à l'entrée du site. L'ensemble du plan de masse est également composé en un secteur au nord contenant les logements collectifs et un secteur au sud contenant 20 maisons individuelles. Chaque programme bénéficiant d'un accès depuis la voie communale n°1. Les deux programmes sont totalement clôturés l'un par rapport à l'autre. »

Jean-Pierre Turon

Maire de Bassens depuis 2001

Élu au conseil municipal de Bassens depuis 1977

À l'époque, on construisait là où on avait de la place, où l'on disposait de disponibilités foncières, sur les grandes propriétés qu'on pouvait acheter. Ce n'était pas du tout pensé de la même façon qu'aujourd'hui. C'est après qu'il allait falloir relier, mailler, donner de la cohérence, des équipements structurants. C'est une partie du travail qui a été fait depuis 1977. Aujourd'hui on a appris à avoir une vision plus large, plus anticipée mais on n'a pas forcément les moyens de la mettre en œuvre.

Laurent Richard

Directeur Technique, département patrimoine et gestion immobilière de la société Claisienne

C'est toute l'histoire du logement social : afin de pouvoir garantir des loyers modérés les leviers financiers du montage d'opérations de logements sociaux sont d'une part le prix d'acquisition du terrain

et d'autre part le coût de construction des immeubles. Les constructions étaient donc réalisées en périphérie des villes, sur des zones peu exploitées, où les terrains étaient moins chers, pas sur des secteurs prisés tels que le centre-ville. L'effet de masse concernant la construction d'un nombre significatif de logements permettait aussi de réduire les coûts de construction.

Carmen Calvo

Quand je pense que quand je suis arrivée ici, il y avait tellement de vaches ! Et maintenant, toutes ces maisons ! Au début, quand la cité a été construite, on avait peur : qui va venir là ? On n'était pas habitué. Quand on a construit, je disais « c'est le mur de Berlin ! » C'est qu'avant, on voyait tout le paysage. Mais il y a des gens qui sont intéressants. Parfois certains s'arrêtent au bord de la route. Ils sont gentils, ils viennent en famille, ils m'achètent des légumes. Ils font attention à ce que je fais.

Témoignages d'habitants

- On vivait au bord des prés. Je voyais les vaches paître. Les champs appartenaient à M. Calvo chez qui on allait chercher le lait tous les soirs.
- Quand on est arrivé en 1968, la cité n'était pas finie. Ils ont d'abord construit le bâtiment A, le B, le C, puis le D, le E et le F, qui venait juste d'être fini quand nous avons emménagé. On a vu tous les bâtiments se construire au fur à mesure et ils ont fini par le J.

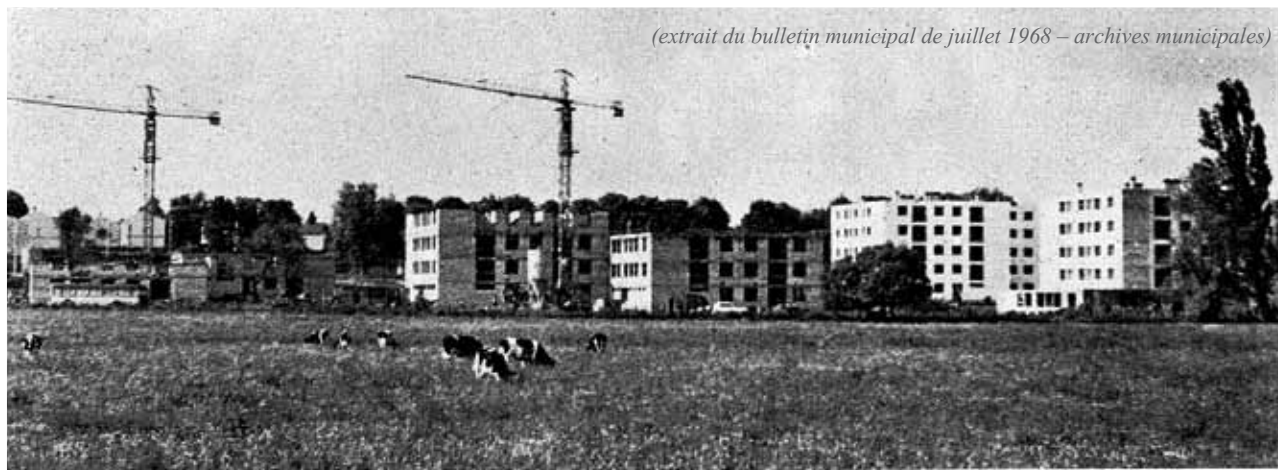
- La construction a commencé par le bâtiment A. En 1968, les derniers bâtiments n'étaient pas finis, quand mon père est arrivé comme concierge. Quand je suis venue voir mes parents en 1968-1969, ils habitaient au bâtiment K. Au bout de la cité, c'était déjà occupé, mais pas ici, au bâtiment J. La construction n'était pas encore terminée. J'ai visité le 4 et le 5. C'était encore en construction. On marchait sur des planches pour entrer dans les appartements.

- Le matin avant d'aller à l'école, j'allais à la pique aux mûres au bord d'un pré. À cet endroit, aujourd'hui il y a un lotissement, celui où l'on peut voir des panneaux solaires sur le toit des maisons. De même, quand j'étais petite, à côté du Moura, il n'y avait que des prés et des petits bois. C'était très agréable, l'été. On allait y pique-niquer avec un adulte, jamais seuls.

Repères historiques

Années 60 : se loger, une absolue nécessité

Après guerre et jusqu'à la fin des années 60, la France connaît une croissance démographique sans précédent, en particulier dans les villes. Entre 1954 et 1975, le pays gagne 10 millions d'habitants. Les facteurs de cet essor sont multiples : le baby boom, l'espérance de vie qui s'allonge, le retour d'environ 2 millions de Français rapatriés d'Afrique du Nord ou



(extrait du bulletin municipal de juillet 1968 – archives municipales)

La Sté H.L.M. Clairs Logis d'Aquitaine, réalise à Beauval, à flanc de côteau, un groupe de 200 logements dont une première tranche de 120 sera mise en service en août prochain

d'autres colonies françaises devenues indépendantes, une large ouverture des frontières aux étrangers dans le cadre d'une économie en plein emploi et d'une forte croissance économique.

Il devient nécessaire de construire de nombreuses habitations et de les construire vite. La dégradation des conditions de logement, la modification de la composition des ménages (notamment l'augmentation du nombre de divorces et la recomposition des familles), l'exode rural, le développement des grandes entreprises dans les grandes villes, nécessitent de loger ou reloger des Français de plus en plus nombreux.

Les « Trente glorieuses » battent leur plein (période de prospérité d'une trentaine d'années, de 1945 au premier choc pétrolier de 1973). Les progrès techniques, les changements structurels des modes de construction, permettront de diviser par trois la durée des chantiers. De vastes programmes de création de logements sociaux sont lancés.

À Bassens, la cité Beauval, comme les autres « cités HLM » construites dans les années 60, accueillera elle aussi des familles en quête d'un logement et d'un avenir meilleur.

Jean-Pierre Turon

À Bassens, la demande de logements, extrêmement importante, relevait de plusieurs facteurs spécifiques, à partir de la deuxième guerre mondiale : les relogements des habitants qui se trouvaient sur les quais dans des logements qui seraient considérés aujourd'hui comme insalubres, la transformation du quartier Mériadeck à Bordeaux et l'afflux de ses habitants vers la rive droite, l'arrivée des rapatriés d'Algérie. Tout cela s'est conjugué autour des années 1965.

À partir des années 1960, la mutation économique de la zone industrialo-portuaire et le développement du Port autonome, qui était en train de se constituer sous l'impulsion de l'État, ont nécessité de reloger plusieurs familles. Il y avait également beaucoup plus de dockers et de cheminots dans les gares de

triai qui se développaient. Ce fut aussi l'époque de l'installation de Michelin en 1964.

L'activité économique crée de l'emploi. Les ouvriers ont besoin de se loger à proximité. On est dans un mouvement général, mais accentué sur Bassens par la prise de conscience d'un territoire à vocation économique important.

La municipalité devait apporter des réponses à ces nouvelles populations. Tout était à faire en termes de logements. La réponse fut le logement collectif, mode d'habitat qui permet de loger de nombreuses familles avec des coûts et des temps de construction restreints. La plupart des cités, que ce soit le Bousquet, Meignan, Beauval ou le Moura, furent en place entre 1965 et 1971/72. C'est là la grande rupture, un moment décisif pour Bassens.

Par la suite, il devint impératif d'éviter la construction de nouveaux collectifs afin de retrouver un équilibre en termes d'urbanisme et de mixité sociale, sinon la commune eût été couverte de logements collectifs. Tout était également à faire en ce qui concerne les services.

Archives

1919 : dans les prés, le camp IV...

Que la cité Beauval ait été construite sur des prés pourrait sembler une évidence pour de nombreux Bassenais qui ont suivi l'évolution de leur commune au fil du 20^{ème} siècle et de ce début de 21^{ème}.

Ceux qui ont connu le « camp IV », en revanche, ne



Le camp IV en 1919 (collection Bernard Vallier)



*De nombreuses nationalités se côtoyaient au camp IV
(collection Bernard Vallier)*

sont plus de ce monde ou se font rares. Seuls les historiens locaux évoquent, comme si c'était hier, ce camp construit par l'armée américaine après la 1^{ère} guerre mondiale pour y loger ses soldats et des détenus de droit commun travaillant sur le port de Bassens. Au début du siècle dernier, le camp IV était bâti sur les prés qui accueilleraient bien plus tard la cité Beauval, le bassin Montsouris et le Hameau des Sources.

Bernard Vallier

Président de l'association Histoire et Patrimoine

Le camp IV, c'était la base numéro 2 des Américains à Bordeaux, en 1919. C'est là que logeaient tous les soldats américains qui travaillaient à la construction du port. En 1919 il y avait 1000 habitants à Bassens. 8000 personnes vivaient en permanence sur le port et y travaillaient en 3/8. Il faut imaginer les frictions entre ces hommes seuls travaillant d'arrache-pied, mais aussi dans les logements, les rapports difficiles avec les travailleurs chinois (Indochinois réquisitionnés par la France) employés à la Poudrerie. Le gros enjeu, c'était les femmes qui travaillaient sur place, enfermées, ainsi que celles qui étaient sur le port. Les familles avaient intérêt à ne pas laisser traîner leurs filles !

Les noms d'ici : Beauval, Grand Loc et Montsouris

À Bassens, il y a deux Beauval. Le Domaine de Beauval, son parc de 16 hectares, son château du 18^{ème} siècle et son éolienne Bollée... et à 1,5 km de là, la résidence Beauval, son parc arboré de 3 hectares et ses 11 immeubles typiques du milieu du 20^{ème} siècle... Cette similarité de noms fait parfois naître une confusion chez les personnes qui découvrent la ville. Et pourtant, il est vraisemblable qu'autrefois les deux Beauval ne furent qu'un. Quant aux dénominations de voies, elles sont parfois changeantes...

Bernard Vallier

Le nom de la résidence paraît lié à la propriété Hourneau qui s'appelle le Loc de Beauval. Il semblerait qu'elle ait été le pavillon de chasse du château Beauval. Sur la délibération du conseil municipal portant dénomination de la cité, il n'y a pas de raison invoquée pour le choix du nom Beauval.

Le « loc » signifie le lieu (locus en latin et lòc en occitan). Sur les cadastres, le Loc de Beauval s'est toujours appelé ainsi.

José Calvo

Pour le lieu dit, on disait Montsouris. Et pour la ferme de mes parents, on parlait du Domaine Montsouris. J'ai toujours entendu ce nom. Ce sont les anciens qui nous disaient ça. Ensuite il y a eu la rue Pascal, qui continuait jusqu'ici. Quand j'avais 10 ans à peu près, notre ferme était située au 29 rue Pascal. Aujourd'hui c'est le 43 avenue de la Somme.

Témoignage d'habitant

► Au début de la construction, la rue qui longe les immeubles de logements collectifs et celle qui longe les pavillons individuels n'étaient qu'une seule et même rue, la rue Pascal. Il y avait des numéros impairs qui se retrouvaient sur la partie montante de la rue, de l'autre côté. Il y avait donc des confusions dans la distribution postale. C'est à ce moment là

que le changement de nom de la rue principale de la résidence s'est avéré nécessaire. Elle est alors devenue rue du Grand Loc.

Repères historiques 1962-1975 : dix ans d'essor démographique

Extrait de Bassens, 25 ans d'histoire (édité en 2000 par la ville de Bassens)

« De 1962 à 1975, la population de Bassens est passée de 3396 à 6131 habitants. Cela représente une progression de plus de 80%, pour la commune qui n'est, à l'époque, qu'un village aux services et équipements très limités, et non préparé à une évolution aussi rapide. Les nouveaux habitants s'installent dans plus de 650 logements en collectifs, 200 logements individuels en lotissements, quelques constructions individuelles et deux résidences pour personnes âgées (RPA) qui ont été construits et disséminés dans l'espace communal. La réalité bassenaise se trouve bouleversée. Le choc est rude. »

Jean-Pierre Turon

Entre 1975 et aujourd'hui, le nombre d'habitants a relativement peu progressé. Un de mes slogans de campagne était justement l'urbanisation maîtrisée, garder l'esprit village. En sept ans, entre 1968 et 1975 on est passé de 4800 à 6133 habitants, soit 1333 personnes. En 1982, on est à 6500 habitants : l'évolution a ralenti. En 1972, quand je suis arrivé à Bassens, l'essor avait déjà diminué. En 2008 la population est à peine plus importante qu'en 1982. Mais on perçoit surtout l'augmentation brutale des années 60. À partir de 1964 - date à laquelle on commence à délivrer les permis de construire des résidences HLM - on vit dix années où la population explose.

Premiers pas à Beauval

D'où venaient les locataires de la résidence ? Quel a été leur parcours avant Beauval ? S'ils ne dévoilent rien de notable, ni ne correspondent à une grande vague de peuplement liée à un événement national ou local, les témoignages de ces cheminements révèlent la diversité de peuplement de la cité, à un moment-clé de l'histoire contemporaine dans le domaine de l'habitat social, les années 60.

Comment je suis arrivé-e

Témoignages d'habitants

● J'habite ici depuis le 1^{er} juin 1970. Ça fait 47 ans. J'avais 25 ans. J'ai d'abord habité à Lormont, puis 2 ans et demi à Bordeaux. Mes parents étaient déjà gardiens de la résidence Beauval à cette époque. J'ai dû venir vivre ici parce que ma fille avait un problème de santé très grave. Seule ma mère pouvait s'occuper d'elle, car je devais travailler. J'ai d'abord habité à l'appartement J5, où je suis restée 18 ans. Puis, j'ai déménagé au E15. Et ensuite j'ai rencontré mon mari et on a pris le J8.

On vient vivre ici par nécessité mais finalement, on reste parce qu'on est bien. Le seul problème c'est que ce n'est pas insonorisé du tout. Ça c'est embêtant. Le voisin qui éternue, on l'entend. Ma fille, elle, habite là parce que ce n'est pas cher.

Et puis les appartements sont bien éclairés, spacieux. Parfois on me dit : « tu n'aimerais pas aller dans une petite maison ? » Mais qu'est-ce que j'irais faire dans une petite maison ? Ici je me lève et qu'est-ce que je vois ? Mon lac ! S'il ondule, c'est qu'il y a un peu de vent. S'il est lisse, c'est qu'il va faire beau. C'est ma météo. Qu'est-ce que je suis bien !

● Je suis venu pour rejoindre celle qui allait devenir ma femme. On a élevé cinq filles ensemble. J'arrivais de la ville de Pessac. J'ai travaillé 17 ans à la commune. Je suis le Michel Morin de ce bâtiment.

● Je suis née dans le bourg de Bassens en 1935. Puis j'ai habité le quartier de la gare, où mon mari était né. À l'âge de 33 ans, je suis venue vivre ici, à Beauval. Clairsienne s'appelait encore Clair Logis. C'était le 1^{er} mai 1968. Je suis arrivée seule avec mes deux petits, au bâtiment F, 4^{ème} étage. Le grand avait 13 ans, le deuxième 2 ans. Et ma fille, la troisième, est née ici en 1973. Quand on a emménagé, il n'y avait pas tous ces appartements qu'il y a aujourd'hui. On a vu se construire les autres bâtiments. Je me demande si je ne suis pas la plus ancienne du quartier.

Le 1^{er} février 2012, on a déménagé au bâtiment D où j'habite toujours. Mon mari était malade de l'amiante. Il était sous oxygène. Il avait été plâtrier. Il est décédé en juillet 2012.



Vue générale aérienne de Bassens vers 1970-71 (collection Bernard Vallier)

Je me trouve bien ici. J'étais bien aussi au 4^{ème} du bâtiment F, mais on ne pouvait plus rester, avec mon mari malade.

Aujourd'hui les gens ne restent pas. Nous on s'y trouvait bien. On n'avait pas envie de partir. Même mon fils habite toujours ici. Ça fait 26 ans qu'il a emménagé au bâtiment J.

- Je suis arrivée avec ma mère à Beauval, au bâtiment J, en 1970, à l'âge de 3 ans. Ensuite je me suis mariée et nous nous sommes installés dans le même bâtiment, au 3^{ème} étage, côté rue.

Avec mon mari, on n'avait pas prévu d'habiter là mais, juste avant notre mariage en 1989, un logement s'est libéré dans l'immeuble. C'était une opportunité inespérée car je n'avais pas encore d'emploi fixe et le loyer était très abordable. On a donc signé le bail et on s'est marié. J'avais 22 ans et mon mari 23. À plusieurs reprises, on a souhaité partir mais

avons déménagé dans une maison à Montussan. À part ça, nous étions bien à Beauval. Nous avons de très bonnes relations avec nos voisins du bâtiment F. C'était très tranquille.

- Je suis arrivée à Bassens quand j'avais 7 ans. Quand j'avais environ 14 ans, vers 1982, nous avons emménagé à Beauval avec ma mère, suite au divorce de mes parents. J'en suis partie à l'âge de 17 ans. Beauval, c'était une solution de transition pour beaucoup de femmes dont le couple se séparait.

En 1996 j'y suis revenue avec mon mari. Nous avons fait une demande d'appartement quand nous nous sommes rencontrés. D'abord, une dame de la mairie nous a trouvé un appartement au Bousquet, bâtiment les Rossignols, puis à Beauval, au bâtiment D, rue du Grand Loc, au 2^{ème} étage. C'était l'appartement juste en dessous de celui où j'avais vécu avec ma mère ! Nous y avons habité jusqu'en 2006.



on y est resté 12 ans... jusqu'en 2001 ! J'aimais bien Bassens et Beauval. La ville se modernisait. Le tram commençait à arriver. Le seul aspect négatif, c'est que les voisins étaient très bruyants. On a eu l'opportunité de faire construire dans le Médoc d'où est originaire mon mari. C'est là qu'on vit maintenant.

- J'ai habité 7 ans à la cité Beauval, de 1975 à 1982 : les premières années dans le bâtiment F, où mon fils est né puis, à la naissance de ma fille, dans le bâtiment H. J'ai dû partir à cause d'habitants qui ne respectaient pas la tranquillité des autres. On avait du bruit et de la musique jusqu'à 1h du matin. Le médecin qui habitait le bâtiment K les entendait lui aussi ! Nous

- Moi j'habitais une maison individuelle aux abords de la cité (NDLR : dans la partie des pavillons construite avec le programme de la résidence Le Peyrat en 1965). On y a emménagé en 1965. Les maisons venaient juste d'être construites. On vivait au bord des prés. Je voyais les vaches paître. Pendant des années, nous étions locataires de Clairienne. Puis ma mère a acheté la maison en 2007 quand Clairienne a mis en vente son patrimoine petit à petit. Mais ma mère n'en a pas profité car elle est décédée en 2009. La maison a finalement été vendue. Moi je ne pouvais plus y vivre : elle a un étage et je suis handicapée.

En 1987, je venais d'avoir ma fille et j'habitais à Cenon. J'ai déménagé pour me rapprocher de mes parents qui habitaient toujours les pavillons. J'ai pu obtenir un logement dans le bâtiment J dans les bâtiments collectifs.

- Je suis arrivée à la cité Beauval avec mes parents en 1969. J'avais 5 ans. J'étais en grande section maternelle. Mes parents avaient été rapatriés d'Algérie en 1962. Mon père était policier, un flic atypique, à Philippeville, une grande ville près de la frontière tunisienne. Il n'y avait pas beaucoup de rapatriés de ce coin à Beauval. Je les aurais entendu parler arabe avec mon père, qui le parlait parfaitement. Arrivé en

France, il avait été muté à Tourcoing, puis à Bordeaux. Nous avons emménagé à Beauval à ce moment-là. Une famille, les Duliège, a très bien accueilli mes parents. Grâce à eux, mon père avait un carré de jardin potager au Sapla, sur les terrains de la SNCF. Nous habitions au bâtiment C, n°10, un T4 situé au 3^{ème} étage, si ma mémoire est bonne. Nous en sommes partis en 1970 ou 1971 pour nous installer rue Ampère dans une maison en location. Nous étions locataires de M. et Mme Calvo. Je ne suis jamais revenue dans aucun appartement de la cité.



- Je suis arrivé ici en décembre 1975. J'habitais ce bâtiment. Je n'ai pas changé d'appartement en 42 ans. Et comme je travaillais derrière, à la SNCF, je suis resté là. Et maintenant je finis tout seul. J'ai perdu ma femme. Quand Clairsiennne est venu me questionner dans le cadre de la réhabilitation, la dame m'a demandé : « Est-ce que vous souhaitez partir ? ». J'ai dit non. Quand j'avais encore ma femme, j'aurais pu, mais je suis trop âgé aujourd'hui. J'ai 75 ans. Tout le monde me connaît ici. Je fais du vélo.

- J'habite ici depuis le 18 février 2009, au 2^{ème} étage du bâtiment B. J'ai 28 ans. C'est mon premier logement. À l'âge de 18 ans, je vivais chez mes parents au Hameau des Sources avec mon mari et mes deux enfants. Il fallait qu'on déménage, autant pour moi que pour eux. Je voulais rester à Bassens où j'ai toujours vécu et où j'ai grandi, d'abord au Bousquet, puis aux Sources... On est bien à Bassens. On a tout à côté : les commerces, les écoles... Quand j'avais fait ma demande de logement, j'avais regardé tous les logements qu'il y avait et j'avais choisi Beauval. Les loyers ne sont pas chers. En plus mon conjoint travaillait à Bassens. Comme on n'a pas le permis il nous fallait un logement près de son travail. On s'est fait aider par le CCAS, par le service social de l'entreprise de mon mari... en trois mois on a eu l'appartement. C'est rapide, et pourtant, depuis que j'avais eu ma fille, on faisait une demande ! En trois ans, rien du tout. Mais on s'est fait appuyer, et on a intégré le contingent prioritaire. Heureusement, car en plus, quand on a appris qu'on avait l'appartement, on a aussi appris que j'attendais notre 3^{ème} enfant !

- Quand j'étais enfant, avant les années 1970, j'habitais au Moura. J'ai habité au bâtiment A de la cité Beauval en 1986 et début 1987, 9 à 10 mois, le temps que ma maison se construise dans le lotissement des Coteaux. L'étage, je ne m'en souviens plus, peut-être le 3^{ème}, mais c'était la galère pour monter les courses, quand on arrivait avec la poussette et les enfants ! J'ai de bons souvenirs ici.

- Ça fait 18 ans, depuis fin décembre 1999, que j'habite à Beauval, au bâtiment C. Avant, j'habitais à Carbon-Blanc.

- Je suis arrivée à Beauval le 1^{er} novembre 1996. J'habite le bâtiment A. Après mon divorce, j'avais un tout petit appartement à Ambarès. Dans une association, j'ai fait la connaissance du gardien de Clairsiennne, Patrice Mensan, qui m'a suggéré de faire une demande pour Beauval et m'a proposé de l'appuyer. C'est lui qui a porté ma demande à Clairsiennne. Un T3 se libérait. En même temps, j'ai fait une lettre à M. le Maire de l'époque, M. Priol. J'ai eu mon appartement, qui était en très mauvais état. J'ai fait quelques bricoles et j'ai attendu la réhabilitation de 1998. J'ai signé mon bail sur le bord de l'évier parce qu'il n'y avait rien. Et j'ai dit au monsieur : mon souhait c'est de mourir ici.

Je suis restée parce que d'abord, ce n'est pas cher. Il faut dire ce qui est. Mon appartement est bien placé. Il donne sur les maisons à côté. Je n'ai que les petits oiseaux et les arbres, mais pas le bruit de la route et des voitures. Je n'ai même presque plus de bruit de voisins. Il s'est passé quelques mois où ce n'était pas

rose ! La cuisine est une vraie cuisine. L'entrée est grande. Et puis c'est près de Bordeaux mais ce n'est pas Bordeaux. On est à la campagne, avec tous les commerces et les commodités. J'ai trouvé que c'était un bel endroit. J'étais dans une telle situation, après mon divorce, que j'avais peur de ne pas retrouver ailleurs les mêmes conditions, ou de perdre une chambre. Je craignais les portes qui claquent, les jeunes qui jouent au ballon. Mais tant mieux s'ils jouent, c'est bien. Moi, ici, je ne les entends pas.

- J'habite ici depuis 42 ans. Je suis arrivée le 1^{er} décembre 1975. J'avais 7 ans.

Je suis née à Tarbes. J'ai habité un an et demi à Lescar près de Pau, puis à la cité des Ruaults à Sainte-Eulalie pendant un an. Ma mère et mon beau-père habitaient le rez de chaussée dans l'immeuble où j'habite. Mon beau-père habite toujours le même appartement. Quand je me suis installée avec mon conjoint, nous habitions au 4^{ème} étage du bâtiment D. Je suis tombée enceinte, j'étais « bien en chair ». Je me suis dit « oh la la ! Je ne vais jamais y arriver ! » On a pris l'appartement au rez-de-chaussée.

Je suis restée parce que je travaillais à Saint-Loubès. Quand j'ai demandé une mutation, n'importe où dans le parc locatif de Clairsienne, on m'a répondu que je n'étais pas prioritaire puisque j'avais un logement. Je suis restée par obligation.

- Mes parents sont venus habiter ici, dans les pavillons de Beauval, en octobre 1982, juste avant ma naissance. J'habite toujours la même maison. Je suis née ici, enfin, moi je suis née à l'hôpital, mais ma fille, elle, est née dans la maison. J'y ai accouché.

- Je suis arrivé au mois de novembre 1976. J'arrivais de Paris. Je travaillais aux PTT. C'était une mutation « sanitaire ». J'avais attrapé une maladie pulmonaire qui a mystérieusement disparu par la suite. Quand je suis arrivé, je ne pensais pas rester. J'avais prévu de partir comme receveur. J'aurais dû déménager mais le poste a été supprimé et je suis resté. Et puis aussi j'ai rencontré mon épouse dont les parents habitaient un des pavillons de la résidence.

- J'habite depuis 2 ans le bâtiment C, au 4^{ème} étage. Je vis ici pour être près de mon travail. C'est calme.

- Moi je suis arrivée en 2012. J'avais fait une demande pour quitter Saint-Hilaire à Lormont car il y a du trafic de drogue. Je ne voulais pas élever mes enfants là. On a pris la première proposition. Si on me trouve un pavillon, je suis preneuse ! Ça fait 6 ans que j'attends. Mais j'aimerais bien rester à Bassens, pourquoi pas dans les pavillons derrière ?

- J'habitais Bordeaux, avant. J'ai fait une demande et j'ai eu une aide pour un logement à Blaye mais c'était temporaire. On m'a proposé Beauval. Ce n'était pas un choix. Mais j'aime Bassens. C'est calme. On n'est pas en pleine ville. C'est la campagne et à la fois, on a des transports en commun. On a trois bus, le 7, le 92 et le 90, et puis le tram. Je l'ai déjà pris pour aller travailler à Lormont et à Bordeaux, c'est vraiment pratique.

Patrice Mensan

Gardien de la résidence Beauval de 1993 à 2006

À mon arrivée, les gens étaient très froids. Mais je les ai eu tous très vite devant la porte. « Qu'est-ce que vous allez faire ? » ils demandaient. Je n'avais même pas de planning. On en a fait un et les locataires ont vu ce que je faisais, comme boulot. Je ne pense pas qu'ils étaient inquiets, mais ils étaient surtout curieux. J'ai même lié des amitiés avec certaines personnes. J'ai vu beaucoup de choses à Beauval : des divorces, des suicides, des drames... Je suis parvenu à retisser du lien social. On dialoguait.

J'habitais sur place, au bâtiment K. J'étais tout seul et je m'occupais aussi de Saint-Exupéry et du Peyrat. Ce n'était pas facile.

50 ans de vie quotidienne

À partir de 1968, les habitants de Beauval prennent possession de leurs nouveaux appartements. Au fil des ans, les locataires partent ou emménagent, et la cité – qui prendra l'appellation de résidence – s'installe dans un quotidien intégré dans la vie de la commune.

Une fois dans ses meubles, où se ravitaille-t-on, comment se déplace-t-on, où les enfants vont-ils à l'école ?...

Tout le confort moderne !

Les années 60 sont marquées par la conception de logements bien équipés, aux normes de confort adaptées au mode de vie moderne. Finies toilettes sur le palier des vieux immeubles de ville, lessive à la main, toilette sommaire dans un évier... bonjour salle de bain, WC, cuisine et pièces aux volumes adaptés.

Carmen Calvo

Riveraine de l'avenue de la Somme et ancienne propriétaire

Pour les lessives je n'allais jamais au lavoir du Moura chez les Dupond (NDLR : le lavoir existe toujours, rue du Lavoir, et a été récemment restauré par la ville). Chez nous, il y a un fossé et une source. Mon mari et mon beau-frère nous avaient arrangé ça. Ils avaient construit un lavoir en ciment qui est toujours là. C'est là que je faisais mes lessives. C'était de l'eau propre ! Et bonne ! J'arrose toujours le jardin avec.

Témoignages d'habitants

- *Quand je suis arrivée j'étais dans un F2. Ça me convenait mais il n'y avait qu'une chambre, alors avec ma fille, on dormait dans deux petits lits jumeaux que j'ai encore. Et je les garderai jusqu'à la fin. Au niveau équipement il n'y avait rien, juste l'évier posé sur un placard dans la cuisine. Pour le reste on m'a donné des choses, comme la gazinière. Et pendant 10 ans j'ai gardé ce qu'on m'avait donné, parce que je suis arrivée sans rien. Dans la salle de bain il y avait une baignoire longue et le lavabo. Ça n'a pas changé. Avec mon mari, on s'est fait une cuisine aménagée.*

- *Dans mes souvenirs d'enfant, il y avait un très grand hall qui desservait une première chambre, où dormait mon frère. Près de cette chambre se trouvait un cellier, un espace de rangement en tout cas. À droite, se trouvaient la salle de bain et en face, une chambre. Puis, il y avait la cuisine, et la salle à manger-salon, pièce sur laquelle donnait une 3^{ème} chambre. Nous n'avions pas vue sur la voie ferrée mais sur le terrain où se trouve aujourd'hui le lac, et les trois chambres donnaient côté parc. À cette époque, à l'extérieur, il n'y avait pas autant d'arbres, ni même autant de voitures ! C'était pelé !*

- *Le seul aspect négatif, c'est que les voisins étaient bruyants.*

- *Les bâtiments étaient confortables, agréables à vivre. Il y avait une grande entrée, une salle à manger, des chambres de bonne taille. L'appartement était bien disposé. On s'y plaisait. Au bâtiment H, nous avions vue sur les vaches de Vandenzande. On se serait cru à la campagne !*

- *Au départ, dans les années 60, les maisons individuelles étaient chauffées au charbon. Puis vint le fioul et ensuite le gaz.*

- *Mes parents, qui étaient gardiens de 1968 à 1985, ne s'occupaient pas des escaliers. C'était à la charge des locataires. Chacun s'occupait de son palier et de 16 marches de l'escalier, une fois par semaine. Mes parents ne faisaient que les entrées. C'était le règlement. Ça se faisait beaucoup à l'époque. Mais c'était souvent les mêmes locataires qui le faisaient. Après, comme c'était trop sale et que plus personne*

ne voulait le faire, ils ont pris des personnes pour nettoyer dans les étages.

- Le chauffe-eau a été changé quand on y habitait dans les années 90. Avant, on avait un tout petit chauffe-eau où on voyait la veilleuse. J'y allumais mes cigarettes. Et puis le bailleur a imposé un entretien annuel. Avant, on n'avait pas tout ça. C'est plus raisonnable maintenant.

Parmi les souvenirs marquants, il y a l'odeur du vide-ordures. À l'époque, on ne faisait pas le tri des déchets. On mettait tout dedans, les bouteilles aussi bien que les légumes. Quand une bouteille descendait, imaginez le bruit ! Et quand les gens jetaient leurs fruits de mer... il y avait des remontées d'odeurs terribles ! De plus, certaines familles ne nettoyaient jamais leur vide-ordures.

- J'ai surtout entendu mes parents, les gardiens, raconter des incidents avec les vide-ordures. On pouvait retirer le clapet qui s'ouvrait dans le cuisine pour les nettoyer de l'intérieur et les déboucher. Une fois, quelqu'un a réussi à y mettre un parapluie ! Quand c'était bouché, mon père devait entrer chez les gens pour les dépanner. Parfois des dames le recevaient en petite tenue ! Il nous le racontait et il nous faisait rire ! Je regrette de ne pas avoir écrit toutes les anecdotes qu'il racontait.

Les déplacements

- En 1965, il n'y avait pas autant de routes. On allait à pied à l'église mais il n'y avait que la route principale. Et les bus, ceux de la société Arino, une société privée, ne passaient pas souvent. Il y avait un bus par heure, et encore ! Comme il fallait attendre, c'était plus simple d'y aller à pied ! On prenait aussi le train, le matin, pour aller à Bordeaux.

- Quand j'étais petite, il y avait peu de développement en ce qui concerne les bus et la voirie. Peu de monde venait jusque là.

- On n'avait pas de voitures. Je faisais Bassens-Bordeaux en solex quand je venais voir mes parents



En 1975, « devant le bâtiment K il n'y avait que la voiture de mon père » (collection privée)

avant 1970. Ma petite montait derrière moi ! A cette époque c'était le bus ou le train. On prenait les bus Arino pour aller à Bordeaux.

Maintenant, même pour aller en face au supermarché, les gens prennent leurs voitures. Dans les années 80, sur les photos, on voit bien qu'il n'y en a presque pas de garées, la journée comme le soir. Devant le bâtiment K il n'y avait que la voiture de mon père ! Moi personnellement je n'en avais pas. Je travaillais à l'imprimerie Kalamazoo à Artigues. On avait un ramassage de cars qui nous prenaient au coin de la rue. Ils étaient rouges mais je ne me rappelle plus leur nom. C'était 50 centimes en 1970. J'en payais la moitié et mon employeur prenait en charge l'autre moitié. Les gens qui travaillaient à Kalamazoo gagnaient très bien leur vie et ont rapidement acheté des voitures. Les facilités pour prendre le bus se sont arrêtées et j'ai acheté ma 1ère voiture en 1975.

- Les gens n'avaient pas de voitures. Moi je connais des dames qui allaient danser à Lormont en partant de Saint-Louis-de-Montferrand à pied. En groupes bien sûr. C'est le maire communiste Henri Chassaing (NDLR : maire de 1971 à 1977) qui s'est battu pour que les bus aillent jusqu'au Moura. Et ce n'était pas encore les bus de la Communauté urbaine de Bordeaux.

- J'allais à pied ou en bus avec les transports en commun de la CUB.

Au début, il y avait les transports Arino, dont le dépôt était à Ambarès et allaient jusqu'aux Quinconces. Et pour aller sur Blaye, on avait les Citram.



Août 1983 : la pharmacie et le supermarché sont déjà installés (collection privée)

● Et puis il y avait le vélo. J'étais toujours dessus, jusqu'au collège. Les routes étaient plus petites et il y avait moins de voitures qu'aujourd'hui. Le vélo était le mode de déplacement idéal. Il n'y avait pas non plus autant de bus qu'aujourd'hui, il fallait presque 1h à 1h15 en Citram pour aller à Bordeaux. En 1982 je suis allée au lycée François Mauriac à la Bastide, seul lycée de la rive droite (NDLR : pour l'enseignement général). Il fallait partir tôt le matin avec le Citram. Il n'y avait pas encore le tramway à l'époque ! Alors j'ai fini par prendre le train depuis la gare de Bassens jusqu'à la gare de la Benauge. Comme ça je partais moins tôt et ensuite je remontais toute l'avenue de la Benauge jusqu'au lycée (derrière l'ancienne caserne des pompiers).

Où faire ses courses ?

Dans les années 60, contrairement à aujourd'hui, on ne prévoyait pas de rez-de-chaussée commerciaux dans les résidences HLM. Les architectes concevaient des immeubles destinés au logement des familles. La cité Beauval était suffisamment proche du bourg pour que ses habitants s'y déplacent à pied ou en vélo. Les petits commerces prospéraient partout dans la commune. Pas d'exception autour de Beauval, avenue de la Somme, rue Montsouris, rue Lamartine, rue du Printemps, avenue Victor Hugo...

Sans parler des commerçants ambulants, ceux dont les camionnettes passaient, tôt le matin, en klaxonnant dans les rues pour se signaler aux habitants.

Pour avoir du lait frais, il suffisait de s'adresser aux fermes proches, celle des Calvo ou des Vandenzande.

Les marchands ambulants

Témoignages d'habitants

● On achetait le lait aux fermiers. Une des filles Vandenzande l'apportait avec ses bidons.

● Dans les prés, il y avait les vaches des Vandenzande et de M. Calvo. Quand il venait livrer le lait, ma fille disait : « Mamie, mamie, il y a le monsieur aux vaches qui puent ! ». Mon père buvait un litre de lait directement à la casserole. Quand ma mère faisait son café et qu'elle faisait cuire le lait sur la cuisinière, elle obtenait une crème très épaisse comme du beurre. C'était vraiment un café crème !

● L'épicier ambulant vendait de tout. Son camion, c'était un J5 allongé bleu. Sur les portières arrière il avait aménagé des étagères. Elles étaient toujours ouvertes, même pour rouler, et il posait des cageots dessus. Il a dû s'arrêter vers 1990 à peu près.

● Il s'appelait Jean-Paul Lagardère. Il habitait la même rue que moi à Cenon, côte de Monrepos. Avec sa mère il distribuait du lait depuis tout petit. Il a fait ça toute sa vie. Quand je passais, il disait « Bonjour madame. » Il avait mon âge. Il était vaillant. Quand son père est mort, ils sont venus habiter à Carbon-Blanc dans une belle maison. Ensuite il est venu ici faire l'épicier ambulant. Il passait dans les rues de Beauval. Son camion, aujourd'hui, avec tout qui pendait, ce serait interdit !

Après la construction des bâtiments, dans les années 70, on avait deux boulangers qui passaient à l'intérieur de la cité, dont Mme Ciscatto.

Carmen Calvo

Le coiffeur venait à domicile depuis Lormont. Pour l'épicerie, on avait Jean-Paul Lagardère, l'épicier ambulant, mais c'est récent (NDLR : les années 80 à 90). Avant lui, il y avait une Portugaise qui passait aussi avec un camion. À la ferme on avait aussi des lapins et de la volaille, mais pas pour vendre. On élevait, on cultivait et on consommait ce qu'on produisait. On se contentait de peu. On avait de quoi manger dans le jardin et on vivait aussi bien que maintenant. Moi, on me dirait de revenir à cette époque, je dirais oui !

Bernard Vallier

Président de l'association Histoire et Patrimoine

Autrefois, comme le coiffeur ambulant allait dans toutes les fermes, il rapportait avec lui des histoires sur les gens. Les coiffeurs et les lavandières, c'étaient les journaux parlés de l'époque. Passait aussi un marchand de peaux de lapins. Pratiquement toutes les familles possédaient des clapiers. Les gens faisaient sécher leurs peaux et les revendaient au marchand ambulant, le « chiffonnier » comme ils l'appelaient. Ce dernier les revendait à des fourreurs bordelais pour faire ce qu'on appelle des « queues de renard », mais qui sont en réalité en lapin. Un autre vendait des ciseaux, de la mercerie. Un autre encore était rémouleur (affûteur). Il y avait aussi l'étameur qui réparait les bassines et les lessiveuses. Il mettait une pièce pour boucher les trous dans les bassines. Ils étaient quasiment tous de la Bastide et de la Benaugue et ils travaillaient sur toute la rive droite. De temps en temps le rempailleur et le raccommodeur de porcelaine proposaient leurs services.

Autour de Beauval, des commerces et des services

Témoignages d'habitants

- Le docteur Sananès travaillait à Lormont et c'est sa femme qui a fait construire la maison qui abrite aujourd'hui la pharmacie Montsouris, mais je ne me souviens pas de l'année. Elle n'était pas construite quand je suis arrivée à Beauval en 1970. Mais en 1983 on la voit déjà sur les photos.

- Dans le bâtiment K, dans les années 1970-80, le docteur Guichard avait son cabinet, avec son bureau et sa salle d'attente, au rez de chaussée et en haut, son appartement. Il a dû partir en 1986 pour s'installer rue Simone Signoret. Ensuite la salle d'attente et les salles de soins ont été aménagées en studio. Et de l'autre côté, là où il y avait son appartement, s'est installé un couple avec trois enfants.

- On a connu un petit restaurant qui était rue du Castéra. Et puis aussi le Bar du Printemps.

- Rue Victor Hugo il y avait aussi une salle où on allait danser.

- C'était un bar-restaurant qui faisait une fois par mois salle de cinéma.

- Le bar 2000 était la propriété de M. et Mme Morillon. Ils l'ont fait construire. Avant cela, ils avaient une épicerie en libre-service à la patte d'oie entre la rue Lamartine et la rue Boutinard, une petite maison qui était aussi leur domicile. Ils y organisaient aussi des lotos. Au début Mme Morillon a continué à faire l'épicerie au bar 2000, avant que ça ne devienne un tabac-presse. Dans la petite rue du giratoire qui part vers la caserne des pompiers, il y avait un bar, chez Yvette, où on jouait au loto. Mais elle est partie très vite. Et puis rue Lamartine, il y a toujours le petit bar-épicerie qui était celui de Mme Lopez.

- Quand j'étais petite, dans les années 70, on allait à la pharmacie de la place du marché (où se trouve aujourd'hui le chocolatier). Et on achetait les peintures et papiers peints dans le magasin de M. et Mme Gayette, qui habitaient au rez-de-chaussée de notre immeuble. Aujourd'hui, il y a le coiffeur à la place. De l'autre côté il y avait la boulangerie Marsan.

Carmen Calvo

J'ai toujours connu l'épicerie Lopez, rue Lamartine (le bar-épicerie actuel). Les Lopez étaient des Espagnols que fréquentaient mes beaux-parents.



1983 : des tricoteuses... et un premier Super U à Bassens (collection privée)

- Il n'y avait pas de supérette à l'époque où mes parents sont arrivés, en 1968. Celle du quartier a dû s'installer vers 1980. Sur cette photo, on voit bien l'enseigne Super U et un bout de la pharmacie Montsouris. C'était la 1^{ère} enseigne à ma connaissance. Je n'en ai pas connu avant.

- Ensuite il y a eu le Mutant, puis Leader Price.

... et dans le bourg

Témoignages d'habitants

- On a toujours dit de Bassens que c'était une villedortoir, mais il y avait encore beaucoup de commerces dans les années 1970 et 80. Dans le bourg : l'école, le bar, l'église, le boucher, le quincaillier, les boulangeries, la mercerie... rendaient le bourg très vivant. Quand on se mariait, on traversait depuis l'église pour aller boire un coup au Bar de la Paix !

- Je me souviens de la quincaillerie dans le bourg, en face de l'église. Elle était toute petite et remplie de « ramasse-poussière » qui faisaient le bonheur des enfants car c'était de super cadeaux pas chers pour les copines. Rue Jean Jaurès, juste après l'église, il y avait aussi une pharmacie, un bar, la Caisse d'Épargne, une boulangerie, une boucherie et

plus loin, où se trouve aujourd'hui un parking, une petite épicerie, l'Aquitaine (NDLR : les travaux du centre-bourg, en cours au moment des interviews, vont permettre la réinstallation de commerces à cet endroit).

- Dans le bourg, il y avait l'Aquitaine, une supérette très sombre. Et aussi un Codec au Bousquet, rue Jules Verne, où se trouvent les maisons de Mésolia.

- Dans le bourg, il y avait aussi la boulangerie Gilbert, qui a été reprise par Toumi. Le premier boulanger que j'ai connu s'appelait Raoux. La boulangerie était avenue Jean Jaurès à côté de la boucherie Brocas. Si on

voulait manger une bonne entrecôte, c'est qu'il fallait aller !

L'école

Témoignages d'habitants

- Mon frère aîné allait à l'école au chalet Galène. On a 5 ans et demi d'écart. Je suis de 1962. Moi j'allais à l'école Jean Jaurès.

- Dans les années 70, nous allions à l'école à vélo, tout seuls avec mes frère et sœur. Ma mère n'avait pas encore passé le permis. Nous étions en sécurité : il n'y avait pas autant de voitures. On passait par l'avenue Félix Cailleau. Les filles allaient à l'école, où est aujourd'hui située la mairie. L'école des garçons était située où se trouvent aujourd'hui l'école de musique et des services municipaux. Quand j'étais en CE1, c'est devenu mixte. Il y avait aussi des classes au château Beaumont. J'y ai fait mon CM1. Et je me souviens que, lorsque j'étais petite, les enseignants étaient logés au château des Griffons.

- Au début des années 70, je suis allée à la maternelle du Bousquet les deux premières années, puis la dernière à la maternelle Frédéric Chopin près

du Moura. Comme l'école primaire Rosa Bonheur a été construite plus tard, j'ai fait mon CP et CE1 au château Beaumont (Parc de l'Europe), dans des bungalows aménagés. C'était sympa. Puis je suis allée à l'école Jean Jaurès pour le CE2 et enfin le CM1 et CM2 à l'école en face de la bibliothèque (NDLR : les bâtiments des écoles Aristide Briand et Jean Jaurès abritent aujourd'hui des services municipaux, dont l'école de musique). Ensuite en 1978 je suis allée au collège Manon Cormier et en 1982 au lycée François Mauriac qui était le seul lycée général de la rive droite.

- Fin des années 70, mes enfants allaient à la maternelle Chopin qu'on appelait encore école du Moura. Je me souviens que les parents d'élèves avaient été sollicités pour en choisir le nom. Nous avons demandé à la mairie des barrières de sécurité le long de la route (aujourd'hui l'avenue de la Somme). Les voitures allaient déjà très vite dans cette rue. Nous les avons obtenues.

- Moi je suis allée à l'école François Villon au milieu des années 70, mais elle ne s'appelait pas encore comme ça. Les classes étaient déjà mixtes.

- Je suis allée à la maternelle Frédéric Chopin au milieu des années 80, puis à Jean Jaurès et ensuite à François Villon. Je ne suis pas allée au collège Manon Cormier, mais au collège de Villenave d'Ornon, en sport études gymnastique. La vie était chouette, les souvenirs d'école moins.



Les enfants de la cité Beauval en 1972 (collection privée)

Grandir à Beauval

La vie s'organise. Les enfants grandissent. Dans les premiers temps, ils jouent souvent sur des terrains nus... **mais pas sur les pelouses, interdites !** Au fil des ans, des activités se mettent en place, se multipliant dans les années 2000 sous l'impulsion de la ville et du bailleur.

José Calvo

Fils de Carmen Calvo

Pendant la construction du Moura (NDLR : en 1970-71) quand les gars du chantier débauchaient, on récupérait les bouteilles de bière consignées pour récupérer l'argent à l'épicerie en haut de Bassens et s'acheter des bonbons. C'était des bêtises de gosses.

Témoignages d'habitants

- Quand j'étais enfant, dans les années 70, on jouait sur la petite place devant le bâtiment J où j'habitais. Elle a été « raccourcie », à la suite de différents travaux de voirie. Il y avait trois bancs et deux arbres. Entre les blocs il y avait bien des espaces verts, mais pas aménagés. On n'y jouait pas. Il y avait déjà les peupliers et de petits arbustes entre les trois premiers bâtiments. Mais entre les autres, il n'y avait rien ! Rien pour jouer.

Quand j'avais entre 7 et 10 ans, pour jouer, on allait au fond de la résidence, près de la voie ferrée. C'était un grand terrain vague où il n'y avait rien. Juste une buse de gros diamètre abandonnée là, sans doute après des travaux. Elle devait faire 1,50 m de long, peut-être 2 m et on pouvait entrer dedans et s'y asseoir. Cette canalisation devenait le cheval, la charrette, le château fort etc. C'était notre terrain de jeux ! Je m'entendais vraiment bien avec deux sœurs qui habitaient au fond de la résidence. Nous étions assez sages, nous ne faisons pas de bêtises. Et puis mon grand-père était le gardien alors on essayait de ne pas se faire attraper et fâcher par lui.

- Sur le terrain de football du fond, il y avait autrefois une buse en plein milieu, où les enfants jouaient. Qui avait eu l'idée de poser une buse là ?

● On ne sortait pas beaucoup jouer dehors dans les années 80. On était très surveillé, ma sœur et moi. Il fallait rentrer à 18h et avoir fait les tâches ménagères.

● Le tilleul très penché qui a fini par tomber, c'était génial ! On empêche d'habitude les enfants de monter aux arbres et là il y en a un qui se penchait pour leurs jeux !

● Les jeux actuels ont été installés il y a une dizaine d'années peut-être. J'ai connu les jeux en bois, avant. Ils ont été enlevés parce qu'ils avaient été cassés.

● Les jeux en bois ont été enlevés car ils n'étaient pas aux normes. On devait venir régulièrement avec le marteau pour renfoncer des clous qui ressortaient ! Certains enfants y ont laissé des fonds de culotte !

● Quand j'étais petite, il y a 15 ans environ, il y avait une cabane en bois et une balançoire. Le city-stade et le terrain de sport n'existaient pas. Ils ont été construits il y a environ 12 ans. Ce sont surtout les jeunes de 15 ans qui l'utilisent. Quand on a 20 ans on ne sort plus trop dans la résidence. On va ailleurs. Je ne vais pas au bord du lac, même avec les copains. L'été c'est infesté de moustiques. Et le soir c'est très mal fréquenté.

● Sur le city-stade aujourd'hui, il y a quelques jeunes qui jouent, mais très peu. Il y a aussi un terrain de pétanque mais quand il y a huit personnes qui jouent à la pétanque, tu bouges plus !

● Les aménagements ont commencé par le terrain de basket (la partie en béton près du city-stade). Le terrain a été réalisé en deux fois. C'est Philippe Courrian qui travaillait à la mairie qui est venu avec ses équipes, a décaissé et coulé du béton sur la 1^{ère} partie. De l'autre côté ça a été fait par une société « spécialisée » mais le terrain s'est raviné beaucoup plus vite. Les employés de mairie ont mieux travaillé que l'entreprise.

● Quand la mairie de Bassens a installé le terrain de sport, j'ai été impressionnée de voir autant de voitures garées sur ce qui était un terrain de jeux quand j'étais petite. Il y avait beaucoup d'espace. Il y en a moins aujourd'hui. Cependant je n'ai pas le souvenir d'avoir souvent joué en bas.

● Adolescente, j'allais au collège à Villenave d'Ornon, mais j'avais toujours des liens à Bassens avec les jeunes de mon âge. J'ai connu le centre de loisirs aux Griffons. Mais ça n'a duré qu'un moment, le temps que la mairie fasse des travaux à Séguinaud.

Je participais aux activités proposées aux ados. Je traînais au Point Rencontre, où se retrouvaient tous les jeunes de la commune. J'ai fait partie des membres fondateurs de l'association Cool'eurs du Monde.

Ici c'était sympa et convivial pour les jeunes. On faisait les andouilles. Des bêtises pas méchantes. On avait monté "le club des cinq", avec mon frère et les trois petits voisins. Nos deux maisons se touchent presque (NDLR : cette habitante habitait dans les pavillons de la cité) et nos deux portails se faisaient face. On a fait connaissance au début en se faisant de vilains gestes au portail, mais ensuite il ne se passait pas une semaine sans qu'on ne dorme ensemble. Nous étions inséparables.

On jouait sous le pont. Il y avait un gros tuyau au fond du terrain. C'était le ruisseau qui était canalisé. On passait dedans et on allait pêcher les têtards.



Juillet 1974, à l'entrée de la cité (collection privée)

Je me souviens de les avoir pris dans un seau pour les ramener chez nous mais je ne sais plus ce qu'on en faisait après.

Je ne sais pas comment c'est maintenant mais dans les années 95, quand j'étais ado, il n'y avait pas de clivage : pas de « ceux du Moura », « ceux de Beauval » ou « ceux du Bousquet ». Mes copains étaient de partout. À mon époque, il y avait énormément de mixité ethnique, sociale ou culturelle. C'était très cosmopolite.

Mes parents n'aimaient pas tellement qu'on traîne dehors et préféraient voir vingt jeunes dans le jardin plutôt qu'à traîner dans la rue, même s'il y avait un peu de bruit. C'était un peu la maison du bonheur.

● Je me suis occupée pendant 2 ou 3 ans de l'Action catholique des enfants, une association d'éducation populaire chrétienne (NDLR : anciennement Cœurs Vaillants, Âmes Vaillantes). C'est M. et Mme Allegro, qui habitaient le bâtiment H, qui m'avaient orientée vers l'ACE. Je m'occupais de quatre enfants de la résidence, le vendredi soir, de 17h à 18h après la classe. Ils étaient âgés de 4 à 6 ans et étaient en moyenne et grande sections de maternelle. J'avais envie de partager l'esprit de rencontre qui anime cette association, de donner quelque chose aux enfants qui leur permette de grandir et d'avoir de bonnes bases, mais aussi de les aider à créer des liens, de leur transmettre des valeurs de respect et d'acceptation de la différence. Je leur faisais faire beaucoup de dessins et de la lecture. J'étais abonnée à un hebdomadaire. L'ACE organisait de grandes fêtes déguisées à Cenon.

On faisait des costumes. On était heureux de se retrouver.

On sortait également dans la cité et ils jouaient. M. Grihon, le gardien, rouspétait parce que les enfants étaient sur les pelouses. Les chiens avaient le droit d'y aller, mais pas les enfants ! Alors je suis allée voir la mairie et Clair Logis pour demander que soit installée une aire de jeux. Ils l'ont installée mais j'étais déjà partie. Avant cela, nous étions souvent sur le banc dans le petit square devant le bâtiment J. On ne peut pas garder des enfants enfermés toute la journée à l'intérieur d'un appartement, surtout quand il fait chaud. Il fallait bien prendre le frais. Des personnes autour de moi me disaient que c'était de la garderie, que les parents se déchargeaient de la garde de leurs enfants. Et bien, peut-être ! Mais une heure par jour, finalement, ce n'est pas grand chose et le peu que je pouvais apporter, c'était important pour eux. C'était une belle époque, tout de même !



Juillet 2011 : activité boxe pour les tout petits (archives municipales)

Beauval, une histoire de famille(s)

Le lien social

À Beauval comme ailleurs, voisiner n'est pas « un long fleuve tranquille ». Les tensions existent, souvent vite apaisées. Ici, pas de centre social, pas de salle pour des activités, mais des actions concertées entre municipalité, bailleurs et associations qui se font jour depuis quelques années. Beauval reste une résidence calme. Sur la question du lien social, les avis restent cependant partagés.

Palabres sous les arbres

Pour nouer du lien social, il faut parfois simplement de bonnes volontés, une envie de discuter, de se retrouver et de mettre de côté les tracas du quotidien. Dans les années 80, un petit groupe de locataires se retrouvaient régulièrement au pied des immeubles pour échanger, au frais, sous les arbres.

Témoignages d'habitants

- Autrefois il n'y avait pas d'animations comme aujourd'hui. On discutait, on allait au parc, on prenait des chaises avec nous. Depuis quelques temps, Clairsienne organise des activités. C'est bien.
- Vers la fin des années 90, on avait pris l'habitude de se mettre sous le mûrier qui est toujours là. Il y avait

un grand banc. On apportait nos chaises, on tricotait et on discutait. On était parfois cinq, six, parfois plus nombreuses. Quelquefois on faisait un quatre-heures. Ça se passait les après-midi, dès que les beaux jours arrivaient, du printemps jusqu'à septembre. Quand il commençait à faire froid, on ne sortait plus et on se retrouvait au printemps suivant. Les hommes étaient les bienvenus et certains passaient nous voir. Mais c'était sur notre temps de loisirs, en semaine pour les dames qui ne travaillaient pas, ou les week-ends. Et lorsque ça se passait en semaine, les hommes étaient souvent au travail.

- Quand je suis arrivée, un groupe, des dames surtout, se réunissait sur un banc qui a été enlevé car les fruits d'un mûrier tombaient dessus. Ça tricotait, ça parlait, parfois avec les enfants, qui avaient des balançoires. Moi je passais en rentrant du travail mais je me contentais de dire bonjour. Ça papotait trop !



La Fête des voisins en 2012 (archives municipales)

- Moi je n'y allais que pour tricoter. Ensuite, les personnes ont cessé de venir. Certaines se sont chipotées un peu. Il y a eu des décès et les bancs ont été enlevés. Et pourquoi ? Parce que certaines personnes se sont plaintes. Les bancs attiraient les jeunes et ça faisait des rassemblements où ils fumaient.

- Pour la Fête des voisins, j'avais l'intention de faire quelque chose cette année mais on ne se fréquente plus. C'est difficile d'organiser quelque chose. Mais sans même parler des Fêtes des voisins, avant on se parlait quand

même de manière moins « organisée ». Quand j'allais chercher les petites à l'école, on allait au « jardin » : on se retrouvait, entre dames, en rond avec nos fauteuils, là où il y a les jeux. Les enfants jouaient. Il y en avait, des enfants ! On papotait. On était bien une dizaine. C'était sympa. Moi je n'y suis plus allée parce que je n'avais plus les petites, mais cinq d'entre elles se rencontrent toujours. Et trois d'entre elles s'entraident, s'amènent faire les courses. Entre anciennes, elles font des choses ensemble.

- On vivait dans un bloc qui était assez calme. On organisait des petites fêtes entre nous le vendredi soir, des petits apéritifs. On avait ce banc et il y avait deux arbres. Le second est tombé depuis. On organisait des repas mais seulement notre bloc. On mangeait chez les uns et chez les autres. Il y avait beaucoup de monde et de la famille dans le quartier, il faut dire. Sur la photo on voit trois familles : mes parents (Odette et Gaston Grihon), M. et Mme Garcia et M. Martin et Mme Martin. C'était nos voisins. Ils sont décédés. Ensuite certains sont partis. Mais avec M. Garcia, chaque fois qu'il rentrait du travail, le soir, je lui disais : « y'a qu'à ? » et on jouait à la belote chez moi !

- Aujourd'hui manger devant le bloc ce serait mal vu. Parce qu'il y a des gens qui travaillent de nuit et qui dorment le jour. On ne pourrait plus faire ça.



Les apéros entre voisins des années 80 (collection privée)



Prêtes pour le Carnaval, le 24 février 1980 (collection privée)

Carmen Calvo

Riveraine de l'avenue de la Somme et ancienne propriétaire

Si j'avais des amis dans la cité ? Mais oui ! Mme Grihon, l'épouse du gardien, que je considérais comme ma propre fille, et aussi Mme Robin qui vit maintenant à Ambarès. Les autres gens venaient me voir dans mon jardin. Mais on se fréquentait sans se fréquenter.

Activités dans la cité et ailleurs

Témoignages d'habitants

- Au début, tous les jeunes d'ici allaient à pied danser à la Belle Rose à Lormont. Il y avait un dancing.

- Quand j'étais petit, dans les années 60, il y avait aussi la fête foraine à la Baranquine, une fois par an, avec des manèges. Il y avait un comité des fêtes de la Baranquine.

- On allait aussi à la fête au village du Moura (NDLR : avant les années 70) avec les enfants et ma belle-sœur. Je me souviens d'une fête où il y a eu un orage.

- Je suis allée deux ou trois fois à l'atelier couture du centre social, au Moura, mais pas plus et puis aux repas, les « tables du

jeudi ». Il y avait des dames qui habitent au Bousquet. On les a connues au centre social Prévert, « chez Gisèle » (NDLR : Gisèle Dérive, fut la présidente et un pilier de l'ancien centre social et culturel de Prévert-Le Moura).

- Je suis allée au centre social, mais très très peu. J'étais encore jeune quand ça a fermé et je n'avais pas le droit d'aller au centre seule.

Fabrice Poignet

Gardien de la résidence Beauval de 2009 à 2017

J'ai contribué à la mise en place des premiers événements sur la résidence : la création du jardin, à laquelle personne ne croyait, ou les premières après-midi récréatives qui ont eu beaucoup de succès, avec le gestionnaire de l'époque, Frédéric Cornuet.

Quand un des locataires, M. C. a voulu demander un terrain de pétanque, je l'ai aidé à écrire sa lettre. Il ne savait pas comment s'y prendre mais il a fait les démarches et le terrain a pu voir le jour.

J'ai même apporté des idées à la ville. Avec le médiateur, il y a 4 ou 5 ans, on a suggéré de mettre en place une activité cuisine. Ça a été fait au Moura.

Avec le médiateur municipal, on pouvait aborder des problèmes et les résoudre. C'était vraiment bien de l'avoir. Par exemple, on avait repéré que certains des locataires avaient des talents et qu'on pouvait les mettre en avant. On avait mis un local à disposition pour aider une personne à développer une activité de couture. Les autres locataires étaient contents : ils avaient une couturière dans la cité.

Olivia Robert

Conseillère municipale déléguée au développement social et à la prévention de la délinquance

Le jardin collectif a commencé par une petite parcelle expérimentale, au fond de la résidence il y a trois ans environ. Cette action portait d'un projet participatif, accompagné par l'association Place aux Jardins. Nous souhaitions voir comment les habitants allaient s'en saisir. Aujourd'hui ça a pris de l'ampleur. Quelques habitants ont investi la parcelle de 450 m² et participent aux activités. Le jardin partagé a bien grandi.

Histoires de gardiens

Les gardiens ne font pas que sortir les poubelles et passer le balai. Ils sont bien souvent des relais indispensables, garants du lien social et de la tranquillité de la résidence.

Si les gardiens les plus récents peuvent encore témoigner, il en est un, aujourd'hui décédé, dont on parle encore dans la cité. Certains l'appelaient Don Quichotte...

Témoignages d'habitants

- Tout le monde faisait attention : les adultes, les enfants surtout, le craignaient ! Pas moi. C'était mon grand-père. Il était gentil mais strict. Il n'aimait pas qu'on jette des papiers par terre, qu'on marche sur les pelouses, même si c'était de la vilaine herbe. Il ne voulait pas que les locataires prennent l'habitude de couper par les espaces verts, mais empruntent les allées, sinon ça formait des chemins sales.

Je suivais mon grand-père partout quand il travaillait. Souvent, il était dehors jusqu'à 19h30-20h. Il surveillait que tout se passait bien. Il réglait les problèmes de voisinage, de bruit... Il faisait la chasse aux chiens sans laisse ou en liberté. Il allait parfois voir les familles pour raconter qu'il avait surpris untel ou untel en train de faire une bêtise. Les jeunes faisaient attention ! À l'époque les poubelles n'étaient pas mécanisées. Elles étaient calées sous le conduit d'évacuation des vide-ordures. Mon grand-père les tirait à l'aide d'un



Le jardin collectif en 2017 (photo Roberto Giostra – archives Clairsiennne)

diable jusqu'au bord de la route pour que les éboueurs les vident. Il faisait ça chaque matin puis il les nettoyait et les remettait en place. Il n'y avait pas encore de tri sélectif. Il changeait les ampoules dans les communs et nettoyait aussi les halls. Mes grands-parents étaient tous deux employés par le bailleur et habitaient le bâtiment K à l'entrée de la résidence. Ma grand-mère restait à la loge et renseignait les gens. Il y avait un petit comptoir avec une fenêtre où on pouvait la voir. Elle avait un physique de grand-mère gâteau et le contact très facile. C'était eux qui faisaient aussi visiter les appartements et remettaient les clés. Ou bien, parfois, qui gardaient les clés d'un locataire si une intervention devait se faire en leur absence. J'étais beaucoup chez eux, les mercredis et pendant les vacances puisque ma mère travaillait.

- Gaston Grihon faisait respecter le règlement. Les chiens ne galopent pas dans la rue. Les enfants l'appelaient Don Quichotte parce qu'il avait toujours sa pelle et son balai à la main. Aujourd'hui il y a moins de respect : les gens mettent le linge au balcon. À cette époque, la cité était jolie. C'était agréable, propre.

- Les gosses l'appelaient Don Quichotte parce qu'il avait un béret basque et toujours un balai à la main. Certains l'appelaient l'Espagnol. Je connais quelqu'un qui n'a pas habité ici et qui me parle un jour de la cité en me disant : « Il y avait l'Espagnol. » « Comment ça, l'Espagnol ? » Elle me le décrit. C'était lui ! Mon père, Gaston Grihon était né en 1920. Ma mère, Odile, en 1919. Mon père est décédé en 1995. Ma mère en 1986.

Il y avait eu un gardien avant lui, mais pas longtemps. Il a été le vrai premier gardien, jusqu'à sa retraite en 1985. Au bout de quelques années, ma mère a été embauchée et faisait le ménage des halls. Comme elle n'avait que 50 ans et n'avait pas beaucoup travaillé, elle avait réussi à négocier cinq heures de travail par semaine. Elle faisait les cinq premiers bâtiments, et mon père les cinq autres.



Odile et Gaston Grihon (collection privée)

J'appelais ma mère "l'abeille". Elle s'arrêtait devant le bâtiment K et tout le monde s'arrêtait autour d'elle, comme des abeilles butineuses !

- Les gens n'avaient pas le droit de passer sur les pelouses ni d'étendre le linge aux fenêtres. Et M. Grihon le faisait respecter.

- Le linge aux fenêtres c'est toujours interdit dans le règlement de Clairtienne, mais les gens le font quand même. Avant, moi, j'avoue, j'en mettais beaucoup.

- M. Grihon arrosait les fleurs.

C'était super beau ! Il n'y avait pas un papier par terre. Il n'a jamais fait de mal à personne mais tout le monde en avait peur. La résidence était nickel. Ça n'avait rien à voir.

- Le métier de gardien n'avait rien à voir avec ce qui se fait maintenant. Mon père nettoyait les terrasses au dessus des toits, les caniveaux. Il était très occupé. Et s'il y avait un problème, on l'appelait. C'est aussi lui qui nettoyait les vide-ordures, qui sortait les poubelles collectives, qui arrosait les pelouses, sortait les tuyaux d'arrosage. Il vidait les poubelles à la main. Rien n'était mécanisé. Il brûlait des papiers dans un brasero au fond de la cité. Il interdisait aux enfants de monter sur les espaces verts. Il faisait respecter le règlement. Quand il était en bas, s'il voyait un chien arriver, il lui disait très fort : « Viens ici ! ». Le chien partait et ne revenait plus ! Rien qu'à la voix, il n'y avait plus de chiens à Bassens.. enfin, au moins dans Beauval ! Il faisait des interdictions



Denis Bouquey, gardien en 2017
(photo Roberto Giostra – archives Clairtienne)

mais c'était son travail et les gens le respectaient. Il m'a toujours interdit de boire mon café sur les marches du bâtiment K ! Il disait que sinon, tout le monde se mettrait à le faire !

Quand mes parents ont pris leur retraite en 1985, avec l'accord de Clairsienne, j'ai pu leur laisser mon appartement. Normalement, il aurait fallu qu'ils partent car la politique du bailleur était de ne pas laisser les gardiens dans la résidence où ils avaient travaillé. Mais comme tout s'était très bien passé pendant toutes ces années, ils ont pu rester.

Patrice Mensan

Gardien de la résidence de 1993 à 2006

Quand je suis arrivé, il n'y avait pas de profil de poste. Le premier, je l'ai eu en 1995 ! Mon rôle était de nettoyer les entrées, d'entrer et sortir les containers de poubelles, de ramasser les papiers dehors, sur les espaces verts, même si ça n'entrait pas dans mes attributions. Les trois premières années, je n'ai rien passé aux locataires. Je n'étais pas tendre et je me suis souvent « pris de bec » avec certains. Nous les gardiens, on représente le bailleur, alors ce n'est pas toujours facile. Mais je n'ai jamais rencontré de grosses difficultés. À Beauval, ça pouvait très vite monter en pression, et puis ça redescendait quand on discutait. Bien souvent les deux parties en présence dans un conflit avaient des torts. Ça calmait tout le monde.

Aujourd'hui ils sont trois. Ils n'habitent pas sur place mais ils assurent plus de présence. C'est grâce à Fabrice Poignet qui a demandé du renfort. C'était un garçon formidable. Il avait une façon d'être et de travailler qui était différente de la mienne. Il était plus « médiateur ». C'est le seul gardien qui buvait le café et était invité à manger chez les locataires ! Quand il y avait un conflit, il parvenait toujours à crever l'abcès. Il gardait les appartements de certains quand ils partaient. Ce n'était pas son travail, pourtant. Les gens lui faisaient confiance. Il s'est battu pour faire valoir l'idée d'une nouvelle réhabilitation.

Fabrice Poignet

J'aime ce travail et j'aime le social. J'ai mis en place une autre façon de travailler pour changer les mentalités, apporter du lien social là où il n'y en avait pas. Au début, ça n'a pas été facile. Les gens ne

croyaient pas à un changement. Il a fallu s'accrocher. Ils ont eu du mal, mais ils ont compris.

Moi je ressemblais aux locataires. Quand je faisais un état des lieux, j'étais habillé comme eux. Je n'avais pas de cravate. C'est plus facile de communiquer comme ça. Je ne fais pas de différence entre les gens. Pour moi tout le monde est à égalité. Je rends le même service aux personnes.

Quand on est gardien on doit dépasser les limites de nos missions initiales. On ne doit pas seulement sortir les containers de poubelles ou passer le balai. Il n'y a pas de mal à rendre service, au contraire. Si je peux le faire, je le fais. Je me suis occupé de beaucoup de personnes âgées de la résidence, parfois dans des situations difficiles. C'est important d'apporter une petite lumière aux gens malades ou âgés. J'étais un peu le papa, la maman, le docteur... On devient plus ou moins une famille. Quand on a un problème, du coup, on le règle différemment. On parle avec respect aux gens, on s'intéresse à eux. Il ne faut pas durcir les relations. Il faut essayer de comprendre le pourquoi du comment. Faire de la mécanique sur le parking, par exemple, même si c'est interdit par le règlement, moi ça ne me dérange pas tant que la personne n'en fait pas un commerce et que c'est nettoyé après.

Aujourd'hui, j'ai changé de région et de poste. Je suis toujours gardien et je continue à travailler dans le même sens. Je reviens rendre visite aux locataires. J'y retourne amicalement. Je suis reçu comme quelqu'un de la famille qui est parti depuis longtemps.

L'autre jour, là où je vis aujourd'hui, dans la région parisienne, je croise un jeune homme que j'ai connu gamin puis adolescent à Beauval. J'avais aidé sa famille. On s'est reconnu. Il m'a dit : « Maman va être contente quand je vais lui parler de toi. »

Quelques gardiens :

Gaston Grihon (1968-1985)

Lucien Santré (1990-1992)

Patrice Mensan (1993-2006)

Fabrice Poignet (2009-2017)

Denis Bouquey (2016)

et Johnny Desqueyroux (2017)



Vivre ensemble : les avis sont partagés

Patrice Mensan

Dans les années 90, quand je suis arrivé, les vitres étaient souvent cassées, l'aire de jeux était en très mauvais état et il y avait des vols dans les parties communes. Le soir, il y avait pas mal d'insécurité. Les voitures étaient dégradées, il y avait des vols dans les caves. J'appelais souvent la police. La plupart des jeunes qui commettaient ces actes d'incivilité venaient du Moura. Plusieurs fois Bernard Ravel, qui était gardien là-bas, m'a appelé en me disant : « Prépare-toi. Il y a eu de la casse chez nous. Ça va être votre tour. » Mais on avait aussi ici deux ou trois loulous pas tendres.

Quand je suis arrivé en 1993, les jeux pour les enfants étaient dégradés et il n'y avait pas de table de ping-pong pour les jeunes. En fait il n'y avait rien pour eux. Ils se réunissaient dans les caves. Des jeunes de 15, 16, 17 ans qui venaient là pour fumer et boire, on me demandait de les virer. Je me relevais à 23h pour les en sortir. J'appelais la police. Mais après ils savaient me retrouver pour me le faire payer. Mais il ne faut pas tout mettre sur le dos des jeunes. Les adultes non plus n'étaient pas tendres. Et ce ne sont pas des jeunes qui ont crevé les pneus de ma voiture...

C'est aussi l'époque où certains locataires s'amusaient à jeter leurs sacs poubelles par les fenêtres. Pour me provoquer. On s'est expliqué. J'en ai « allumé » quelques-uns. Ça a été dur avec

certaines personnes. Mais en revanche, dès qu'ils avaient un souci, ils m'appelaient et je me déplaçais. Après ça, les gens me respectaient. Entre le début et la fin de ma présence sur Beauval, c'est du noir au blanc !

Pourtant, ce sont pour moi de très belles années. J'en garde de très bons souvenirs. C'était mon boulot. Je regrette cette époque. Je l'ai bien aimée.

Fabrice Poignet

Ce qui est triste c'est que Beauval a un peu perdu de son charme : de nombreux anciens locataires sont partis ou décédés. Les gens ne sortent plus et ne communiquent plus.



Après-midi récréative en 2017
(photo Roberto Giostra – archives Clairsiennne)



26 septembre 2015, 1^{ère} journée de l'Avenir du conseil citoyen
(archives municipales)

Témoignages d'habitants

- On a eu de bons voisins. Je garde de bons souvenirs. Autrefois on se côtoyait davantage. On discutait. Les enfants jouaient ensemble. Tout allait très bien. Aujourd'hui chacun ferme sa porte. La population a changé. Mais mes voisins sont gentils. Ils me portent les courses.
- Les « quartiers nord », je n'y allais jamais. À l'époque où on appelait le Moura "Chicago", l'ambiance là-bas m'avait beaucoup choquée. J'en avais entendu parler très jeune, et dans ma tête l'évocation de ce secteur était très

connotée. On a beaucoup stigmatisé ce quartier. A contrario, à Beauval, les années 70 ont été une période très calme.

- Dans les années 80, c'était très familial. Les enfants



Après-midi récréative en 2017

(photo Roberto Giostra – archives Clairienne)

avaient plus ou moins le même âge. On se parlait de fenêtre à fenêtre. Avec ma copine Florence, qui habitait l'étage juste en dessous, dans mon bâtiment, on se passait les paroles de la chanson « ils s'aiment » de Daniel Lavoie, un tube de l'époque, par la fenêtre, accrochées à une ceinture !

- On sait tout très rapidement dans ce quartier. Ce n'est pas qu'on espionne mais pour peu qu'on parle, on connaît les habitudes des gens. Mais on se fréquente moins. C'est « bonjour, bonsoir ». La mentalité des gens a changé. Il y a ne serait-ce que deux ans les voisins se disaient encore bonjour. Aujourd'hui c'est sélectif : on dit bonjour à l'un mais pas à l'autre. Avec une de nos voisines, ça s'est passé différemment : quand elle a emménagé, on s'est présenté et mon mari l'a aidée à monter ses meubles. Maintenant on se dit bonjour, on se fait la bise mais on n'est pas ami, bien sûr. Ce n'est pas le but. On ne se voit pas beaucoup de toute façon, parce qu'elle travaille. Moi je n'entre pas chez les gens. On se voit en dehors. Ce sont des relations de voisinage normales.

- Quand je suis arrivé en 1975, ce n'était pas du tout comme aujourd'hui. Il y avait des personnes âgées au dessus de mon appartement. Il y avait moins de casse, c'était beaucoup plus entretenu. Chacun

devait faire sa part à tour de rôle, entretenir le rez-de-chaussée. Une dame de mon immeuble avait une manie, c'était de cirer les boîtes à lettres ! Quand on entrait dans le hall, ça sentait la cire !

- La vie ici s'est dégradée. En 1997, en un mois il y a eu onze vols de voitures. Un soir en juillet, je sortais mon chien et celui d'une amie que j'avais en garde. Là-bas sur la balançoire, je vois deux grands de 16 ou 17 ans et je leur demande de descendre en leur expliquant qu'ils sont trop grands et que ces jeux sont pour les petits. Ils m'ont insultée. Ils étaient très agressifs. Il suffit de lire le panneau. C'est réservé aux tout petits ! Et là, vous voyez, les poubelles ? Il y en avait une devant chaque immeuble. Elles ont pris feu. Ce n'est pas de la combustion spontanée.

- Le terrain de basket était tout cassé à la fin. Les filets étaient cassés. C'étaient les gamins quand ils s'amusaient. Mais le city-stade est bien. Moi, je ne parle plus à personne. Les relations sont plus tendues. On voit les gens arriver et repartir très vite. À une époque, j'ai rencontré des problèmes liés au bruit la nuit. Sur mon palier, on est quatre, et on ne se parle pas. L'autre jour je me suis présentée à ma nouvelle voisine. Elle a baissé la tête. C'est dingue. Les gens vivent pour eux maintenant. Peut-être que certaines personnes craignent que, si elles disent bonjour, on se mette à venir chez elles pour un oui pour un non.

- Dans les années 90, la cité a mal évolué. Le côté familial a disparu. Vers 1995-96, il y avait des problèmes de drogue, c'était mal fréquenté. Mais ce n'était pas les gens du quartier. Peut-être que les problèmes de drogue existaient avant et qu'on ne s'en apercevait pas. Nous avons subi deux vols de voitures en 15 jours. L'ambiance n'était plus la même. Les voisins faisaient beaucoup de bruit. Quand il y avait des fêtes dans les étages, il y avait du boucan jusque dans la nuit. Et puis les appartements étaient très mal insonorisés. Je me souviens qu'un jour je croise une voisine qui me dit : « Il y en a un qui ronfle dans l'immeuble. Si je le croise, je lui casse la g... ! » C'était mon mari ! Il y avait aussi de plus en plus de chiens. Les rottweilers, encore, les gens les promenaient à 1h du matin pour ne pas effrayer

les voisins. Je les croisais en rentrant du travail et je n'étais pas rassurée au début mais ça s'est finalement toujours bien passé.

En revanche, les voisins du dessus avaient deux chiens et treize chiots et la voisine se promenait en talons aiguilles. Les chiens aboyaient, les petits jappaient jour et nuit. En 1999, ma fille venait de naître. On n'en pouvait plus. Quelqu'un de formidable à la mairie nous a trouvé une maison et on a emménagé aux Sources. Je m'étais toujours dit que j'habiterais là un jour. Maintenant, je vis « en face » !

- Au tout début, ça a été un peu compliqué avec les voisins parce que les enfants bougent beaucoup. Je ne peux pas les attacher sur une chaise ! Tard le soir et tôt le matin, on essaie de faire au mieux pour respecter les horaires. Ensuite, on a eu un chien qui aboyait quand on s'en allait. J'ai dû le donner.

- Moi aussi j'ai eu un caniche. Je lui allumais la télé dans la cuisine quand on partait le soir. Qu'est-ce qu'elle était contente ! Elle ne faisait pas un bruit !

- Au niveau isolation, c'est affreux. On entend le voisin du dessus parler à sa femme au téléphone. On entend le chien qui se gratte, les interrupteurs s'allumer ou se couper, les portes se fermer, les gens aux toilettes... et je ne vous parle même pas de la vie personnelle des gens.

- Dans mon immeuble, quelqu'un s'est plaint que mes enfants marchaient sur les talons ! Ça dérange. Et quand ça dérange trop, les voisins donnent des coups dans le mur. Parfois dans les radiateurs. Ça résonne dans tout le bâtiment quand on tape sur les radiateurs !

- Avant, il y avait une vraie solidarité dans l'immeuble. Quand il y avait un problème, les uns ou les autres sortaient pour donner un coup de main. C'est fini maintenant.

- Dans les années 70, il y avait peu de développement en ce qui concerne les transports et la voirie. Peu de monde venait jusque là. Et encore, Beauval, ce n'était pas le Moura ! Quand j'étais petite, Beauval avait bonne réputation. C'était

assez calme comme résidence. 180 logements, 180 familles, c'est pas mal, pourtant ! Je pense que la présence de mon grand-père y était pour beaucoup.

- Ça a changé, Bassens ! Les gens sortaient davantage. Autrefois, en face du collège, il y avait des matchs le dimanche.

- Aujourd'hui, même le dimanche, dans les rues, il n'y a personne. Autrefois il y avait plus d'animation. S'il y avait des matchs il y avait des gens. Et s'il y avait des gens, les cafés restaient ouverts.

- À Bassens, il y a beaucoup d'activités intéressantes pour les enfants. Ils peuvent faire du sport et découvrir plein de choses.

- Beauval n'a absolument pas changé à part qu'il n'y avait pas le jardin potager quand j'y habitais. Mais finalement, c'est toujours pareil.

- Quand je travaillais à la SNCF, je rencontrais parfois une voisine qui habite le bâtiment D et qui travaillait chez Comexol. Et voilà qu'on se rencontre dans le quartier une fois à la retraite ! On ne s'était jamais vus avant. C'est bizarre.

- Moi je ne sors pas, sauf pour aller faire mes courses ou aller aux Compagnons du Bousquet. Il y a un groupe soudé parce qu'on fait partie de la



Activité « skim park » en 2015 (archives municipales)

même association. On se voit deux fois par semaine. Ce qui nous rassemble aussi, c'est d'avoir les mêmes idées, les mêmes valeurs. On joue à la belote, on fait des sorties, on va ensemble aux animations organisées par le conseil citoyen. Parce qu'on a les mêmes affinités. Mais je ne vois pas. Dès le départ mes amitiés n'étaient pas là. Les relations se nouent plutôt à l'extérieur. Et puis la vie fait qu'on s'éparpille. Aujourd'hui je n'ai que quelques rares amis ici. Le repas des voisins, dans certains quartiers, ça semble bien fonctionner. Peut-être que dans les petits pavillons les gens n'ont pas le même esprit. Il y a aussi le modernisme : la télé, la voiture... Mais nous aussi on a changé.. On ne peut pas seulement critiquer les autres.

Jean-Pierre Turon

Maire de Bassens depuis 2001

Élu au conseil municipal de Bassens depuis 1977

Il y a quelques problèmes très ponctuels de voisinage difficile. Il y a toujours deux ou trois situations dures, qui se trouvent accentuées par le fait d'une mauvaise acoustique.

Il est facile de démontrer que globalement il y a

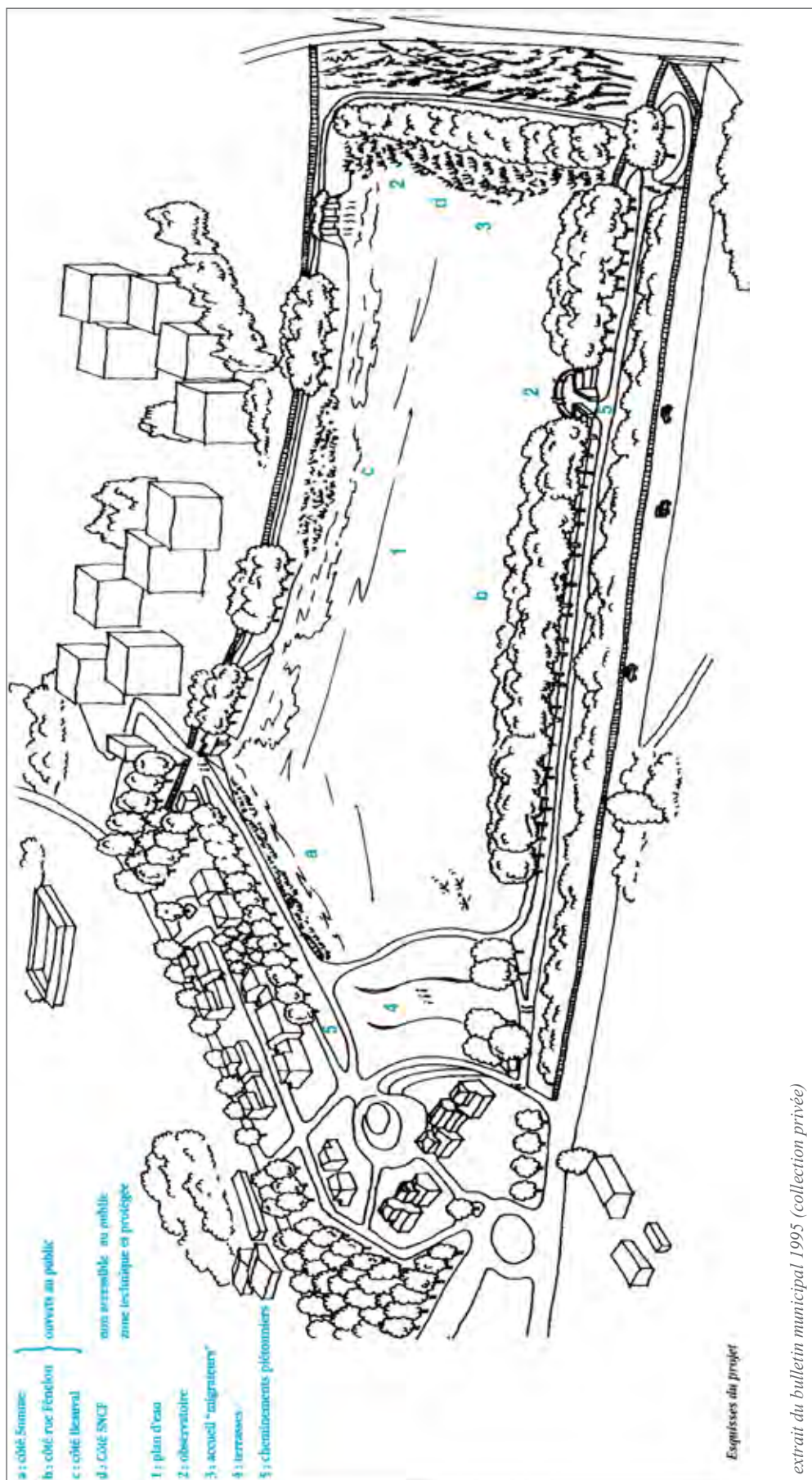
beaucoup plus d'animations dans la ville que par le passé. Le problème est de savoir si les habitants ont envie d'y participer. On en revient à la question du lien social, du lien aux autres. Il n'y a jamais eu autant de possibilités et les freins à y participer ne peuvent pas relever de la question financière car, en ce qui concerne par exemple la médiathèque, la quasi totalité des animations qui s'y déroulent est gratuite. Et la chasse aux œufs organisée par le conseil citoyen a attiré de nombreuses familles. Le travail qu'ils ont mis en place pour les enfants et les familles est formidable. En même temps, la Fête des voisins ne cesse de se développer. Les nouveaux arrivants sont en train de recréer quelque chose de l'ordre du vivre ensemble.

Ce qui manque, en effet, ce sont les lieux comme les anciens bistrotts. Il reste des restaurants. On ne sort plus de la même façon. Il y a peut-être dans ce qu'indiquent les locataires l'expression d'une nostalgie du passé et de la jeunesse. Les relations entre les locataires, en revanche, étaient peut-être meilleures autrefois.



Des activités pour les enfants et les familles

(photo Roberto Giostra – archives Clairsiennne, et archives municipales)



extrait du bulletin municipal 1995 (collection privée)

Beauval, sa cité, son parc arboré, son bassin d'agrément...

Pimpante, calme, agréable... les qualificatifs sont plutôt positifs lorsqu'on évoque la résidence Beauval. Ses onze immeubles sont aujourd'hui posés dans un parc arboré de plus de deux hectares, à deux pas du bassin Montsouris, qui fait de Beauval une résidence à dominante verte, à l'image de la commune.

Jean-Pierre Turon

Maire de Bassens depuis 2001

Élu au conseil municipal de Bassens depuis 1977

En 1972, j'étais enseignant à Lormont et je cherchais un endroit où m'installer. Au début des années 1970, la ville de Lormont, comme la rive droite, était méconnue et assez stigmatisée. Moi, je trouvais l'endroit agréable et encore abordable. Nous avons trouvé un terrain à bâtir près du château Beauval et nous nous sommes installés en 1972. À Bassens, en général, il y avait beaucoup plus de prés. De là où j'habitais j'avais un point de vue sur le tertre de Beauval où paissaient des moutons. Je les apercevais depuis la salle à manger.

Puis les maisons se sont construites autour. Les aspects qui m'ont plu ici ? La tonalité générale, verte, ainsi qu'une topographie animée qui permettait d'avoir des points de vue. Il y avait à Bassens cette ouverture sur des horizons ouverts offerte par la Garonne.

Balade à Montsouris

Ce beau bassin fut creusé sur un pré appartenant à la famille Vandenzande, pour juguler les risques d'inondation. C'est aujourd'hui un plan d'eau de 2^{ème} catégorie riche en poissons. Sur ses berges propices à la balade, les pêcheurs voisinent avec les canards, les hérons et même les cormorans !

*Montsouris,
un biotope au top*

Témoignages d'habitants

- Quand il a été creusé, au départ, on a pensé que c'était un peu ridicule. Je trouvais que c'était mieux de laisser la verdure. Il y avait un puits artésien à l'entrée. Quand j'étais enfant, avec ma grand-mère, on allait ramasser des pissenlits mais aussi du cresson, au niveau du pont actuel. Il y avait des cours d'eau.

- Au milieu il y a environ 4m de profondeur mais sur les bords, il n'y a même pas 1m, sur 20 ou 30m de large. Une année, peut-



Creusement du bassin Montsouris, avant (1990) et pendant (1992)
(collection privée)

être en 1985 ou 86, le lac était gelé. Des gens se sont promenés dessus ! Ils traversaient le lac !

- En général, les gens connaissent mal le lac, mais même le lotissement des Sources est mal connu. Les gens du quartier appellent la bande de sable qui descend « la plage ». Mais on ne s'y baigne pas. C'est interdit.

- On connaît une famille qui s'y baignait de temps en temps. C'était gentil. Ils ne l'ont fait qu'une année. Les gens courent ou marchent beaucoup autour du lac. Certains s'arrêtent ou s'installent au soleil et bouquinent.

- Autour du lac, il y a une faune incroyable : des tourterelles, des moineaux, des rouge-gorges, un couple de pies, mais aussi des libellules bleues et des papillons ! Et aussi des colverts mais des gens malveillants ont écrasé leurs œufs.

À l'époque où j'habitais Beauval, des gens se sont plaints parce qu'il y avait tellement de grenouilles qu'elles venaient dans les entrées. Elles ont été éliminées avec des produits. Mais elles avaient leur utilité : elles mangeaient les moustiques. Ensuite quelqu'un qui se croyait malin a introduit des grenouilles taureaux mais elles tuent les autres grenouilles. Finalement les petites grenouilles sont de retour !

Et puis il y a des concours de pêche, « no kill ». Les pêcheurs relâchent leurs prises.

Hélas, parfois, il y a aussi des déchets : des batteries de voitures, et on a même trouvé un vélo VCub !



Une faune à respecter (collection privée)

- Il y a eu des dépôts de canards intempestifs. Quelqu'un du quartier qui avait une tonne du côté d'Ambès a lâché des « appelants » sur le lac (ce sont des petits canards qui sautent et crient pour appeler les autres). Il y en avait un superbe : c'était un canard siffleur. On a même des cormorans !

- On a aussi des hérons parfois !

- J'ai compté jusqu'à 99 canards ! Et il y a aussi quelques poules d'eau. C'est un chasseur qui en avait trop qui les a amenées là. Mais les gamins en ont tué les $\frac{3}{4}$. Aujourd'hui il en reste une dizaine. Il y avait des carassins comme on dit, un poisson proche des carpes. Il n'y en a plus un seul. Il y a aussi des cormorans, mais ils mangent tout le poisson ! Maintenant, avec les arbres qui ont poussé on ne voit plus rien. En ce moment, il faudrait tailler. Les arbres sont trop présents et gênants pour la pêche. Tout de même, la semaine dernière, un monsieur a pêché un sandre d'1m20 !

Jean-François Roux

Président de l'association Le Goujon des Sources et conseiller municipal

On ne pêche pas trop au bassin Montsouris. Il y a trop de végétation et c'est trop grand. Sauf quand il y a des concours avec la Fédération. Les pêcheurs ont des cannes de 15 ou 16 mètres et ça leur permet de les utiliser sans problème. Ils viennent même s'entraîner pour les championnats. Tous les ans, je mets du poisson. Cette année, j'en ai mis 200 kg : des perches, du brochet... Le seul problème ici c'est qu'il n'y a pas assez de fond. On avait évoqué avec M. le Maire la possibilité de créer un îlot central pour que les canards puissent



1999 : le bassin avant les arbres (archives municipales)

nicher dessus. Mais ce n'est pas possible non plus. Malheureusement il y a du vandalisme : les œufs de canards ont été cassés. Du coup, les canards et les canes traversent et s'en vont nicher au bassin Pichon. Ici, à Montsouris, il n'en reste que sept.

Le ponton a été sécurisé pour éviter que les gens n'y aillent, en attendant de faire une convention avec Bordeaux Métropole qui va s'occuper de l'entretien des pontons. Le bassin est métropolitain mais il est géré par la Lyonnaise des Eaux qui continue à réaliser les prélèvements d'eau.

Jean-Pierre Turon

À Bassens, pour pêcher, on peut adhérer au Goujon des Sources. Avec une carte de pêche on peut très bien pêcher. Mais normalement on ne peut pas spontanément venir avec sa canne. Le problème est plus important lorsque des professionnels ou des amateurs éclairés viennent pêcher la nuit avec du matériel sophistiqué. Ou même, il y a plus de 10 ans, lorsque les ouvriers d'un chantier de construction d'une usine sur la zone industrielle venaient là, la nuit, pour pêcher. Ils empêchaient, si l'on peut dire, qu'il y ait des surcharges de poissons !

Il est certain qu'on pourrait y faire d'autres activités mais ce serait une source d'ennuis en termes de sécurité. On avait envisagé un temps d'y organiser une activité de canoë. Le petit bâtiment du hameau des Sources comprend d'ailleurs un local qui avait été conçu pour recevoir des embarcations. Mais

lorsqu'on a voulu mettre en œuvre et qu'on a analysé les avantages et les inconvénients, on a renoncé à la réalisation. C'était trop risqué pour les gamins du quartier qui aurait pu être incités à venir sans encadrement et sans contrôle. Les incidents sont très limités en tout cas.

Les seuls problèmes que l'on peut rencontrer au niveau des usages, sont un dépôt d'encombrants, interdit bien sûr, et des rassemblements gênants.

Creusement du bassin Montsouris : un chantier qui dura trois ans !

Les plus anciens habitants de Beauval se souviennent d'avoir souvent eu les pieds dans l'eau avant 1995, lors de fortes pluies. Dans les années 90, la Communauté urbaine de Bordeaux et la ville décident de lutter contre les inondations en creusant un bassin. La première option est celle d'un bassin de retenue à sec. Les travaux de terrassement débutent en 1992.

Témoignages d'habitants

- Quand il pleuvait, au niveau du giratoire, il y avait une grosse bouche d'égout qui sautait à une hauteur assez importante sous l'effet de la pression. Comme des geysers ! On regardait ça comme les grandes eaux. C'était joli. On aurait dit Versailles !

- Trois sources se jettent dans le lac, dont une même en été. Au fond de la résidence, il y a des marches pour monter dans les immeubles mais les locataires ont quand même eu de l'eau à l'intérieur. C'est pour ça qu'ils ont décidé de construire cette retenue d'eau.

- Le rez-de-chaussée du bâtiment E, qui est le plus près du lac, était régulièrement inondé avant le creusement. Rue du Printemps et avenue Lamartine, il y avait de l'eau jusqu'au bord du trottoir. Les travaux et le pompage ont permis de résorber cette eau.



Début du chantier de creusement du bassin Montsouris en 1994 (archives municipales)



Busage avenue de la Somme en février 1992 (archives municipales)

- J'habite au rez-de-chaussée. Le terrain est en pente. Quand il pleut, j'ai de l'eau qui s'infiltre sous ma chambre. Quand il pleut bien je vide un bac anti-humidité d'un litre tous les huit jours à peu près.

Extrait du bulletin municipal annuel de 1992

« Depuis le 15 juillet, des travaux spectaculaires se déroulent au nord de la cité Beauval et intriguent tous ceux qui les découvrent. Il s'agit de la construction d'un bassin de retenue à sec de 83 000 m³. Cette réalisation dont le maître d'ouvrage est la CUB, le maître d'œuvre la DDE, participe à la lutte contre les inondations. Ce bassin occupera une surface de 4 hectares ; les travaux de terrassement portent sur 22 000 m³ avec creusement du bassin et construction d'une digue de ceinture (...). Jusqu'à mars 1992, 800 mètres de collecteurs seront mis en place (diamètre 1 400 rue Lamartine, 1 400 et 1 600 avenue de la Somme dans le secteur de la cité Beauval) (...). Une étude est actuellement en cours pour le traitement paysager de cet espace ainsi que pour l'aménagement afin de le rendre accessible au public dans les périodes où le bassin n'a pas d'eau. »

Témoignage d'habitant

- J'ai vu comme ils ont fait quand ils ont mis les canalisations. Les buses qui partent de l'avenue de la Somme et qui vont jusqu'au lac, les ouvriers rentraient

entièrement dedans. Celles de l'avenue étaient plus grandes que ça encore.

Bernard Vallier

Président de l'association Histoire et patrimoine

Au départ, les buses étaient trop petites. Le calcul du diamètre pour le cubage était mauvais. Ils ont dû recommencer depuis le début alors qu'ils avaient déjà creusé jusqu'au milieu de l'avenue de la Somme. Je pense que lorsque les premières buses sont arrivées, elles ne correspondaient pas au descriptif. C'était un bazar épouvantable. Imaginez cet endroit avec la route coupée. On ne pouvait pas passer pour aller vers Ambarès.

Jean-Pierre Turon

Cette photo de l'avenue de la Somme représente certainement le busage préalable aux travaux de creusement du bassin. Autrefois ce secteur était une zone de prés très humide, couverte de joncs, où on faisait paître les troupeaux de vaches. Il est apparu qu'avec l'urbanisation du secteur et les risques d'inondations en temps d'orage, il était devenu nécessaire d'avoir un réceptacle. Quand il y avait des orages importants, les bouches d'égoût au niveau du giratoire et devant chez Calvo se soulevaient. Il y a eu des accidents. La Communauté urbaine de Bordeaux a négocié avec Vandenzande pour acheter ces prés et y réaliser un bassin. Les ingénieurs l'ont d'abord conçu comme un bassin sec qui ne fonctionnait qu'en temps d'orage. Mais l'endroit est plein de sources qui alimentent en grande partie le lac aujourd'hui. Jean Priol, qui était maire à l'époque, leur a répondu que c'était une ineptie et qu'il valait mieux faire un bassin en eau. Les services de la CUB ont insisté. Au bout d'un an ils ont vu que les eaux de source suintaient de partout. Ils ont accepté de réaliser un surcreusement pour en faire un bassin en eau qui allait pouvoir devenir un bassin d'agrément et de promenade.

C'est dans ce deuxième temps, en 1995, qu'ont été réalisés de très gros travaux pour changer le calibre des canalisations d'eaux pluviales et leur permettre de passer. Mais elles ne vont dans le lac que par « surverse », le tuyau qui passe à côté du bassin

étant un tuyau ouvert. Les eaux ne se déversent que par temps d'orage, quand elles montent. Tout ça ne se voit pas bien sûr, car les canalisations sont insérées dans un bâti. Au niveau du lac l'ouvrage imposant qu'on peut observer est un ouvrage de régulation. Si l'eau monte, c'est dangereux, mais ce n'est jamais très violent. elle passe ensuite sous le ponceau de la voie ferrée et même sous l'usine Akidis. À certains endroits, on voit bien les conduits qui sortent du lac.

On a ainsi résolu une grande partie des problèmes de pluies d'orage et d'inondations.

Extrait du bulletin municipal annuel de 1995

« L'intégration paysagère et l'ouverture au public proposées par la municipalité conduisent à réaliser les travaux d'aménagement suivants :

- ◆ Mise en eau permanente du bassin,
- ◆ Remodelage des digues afin d'offrir des cheminements piétonniers et de permettre leur végétalisation,
- ◆ Adaptation des ouvrages d'assainissement pour allier à la fois la sécurité du public, l'esthétique et la vocation première de ce bassin.

Les chemins de promenade dominant le plan d'eau, les plantations aux essences variées, la zone protégée de l'intrusion du public aux fins d'accueil des oiseaux, l'observation que constitue le promontoire côté rue Fénelon, sont autant d'équipements d'agrément en faveur de l'accès du public et dans l'intérêt des riverains de ce bassin. »



21 mars 1995, inauguration du bassin Montsouris
(archives municipales)

Marais ou prés humides ?

Nombreux sont ceux qui se souviennent d'avoir pataugé dans les prés ou ramassé du cresson le long de la route d'Ambarès. Les avis divergent cependant sur la nature précise des prés.

Rien ne permet de parler avec certitude de marais en ce qui concerne les prés des Calvo, Bouffartigues, Hourneau ou Vandenzande, les palus s'étendant quant à eux sur l'actuelle zone industrielle, de l'autre côté de la voie ferrée.

Témoignages d'habitants

- Mon mari allait à la chasse dans les zones humides, là où il y a maintenant la zone industrielle. C'était très humide, sans cependant être des marais. C'était plutôt des bois. Quand j'allais travailler « aux oléagineux », les fossés débordaient souvent sur la route. Tout a été bouché aujourd'hui.
- On sait que tout était des marais de l'autre côté de la voie ferrée. C'était quand même plus des marais que des zones humides. Mais pas autant que le marais d'Ambarès, quand même.
- C'est tellement humide que certains jours de brouillard, je sors le chien dans le parc et je ne le vois même pas ! Là où se situe le city-stade c'était des marais. Là où il y a le chemin, j'ai connu une époque où il n'y avait pas de chemin mais de l'eau ! Et aujourd'hui encore, quand il pleut beaucoup, le chemin au milieu du parc est inondé.
- Un copain habitait au domaine Chartier. Son père a connu le terrain quand c'était des marais. Il me parlait beaucoup des maisons entourées d'eau. Moi je me souviens du transformateur entouré d'eau quand il y avait encore les vaches de Vandenzande (NDLR : autour du bassin Montsouris, se trouve un puits artésien au niveau du transformateur électrique). Il y a aussi un écoulement d'eau sous la voie. Il y avait peut-être des arches pour l'écoulement des eaux mais ce n'était sans doute pas suffisant. L'eau se répandait dans les prés. Même

après la construction de la résidence, il est arrivé que la route soit remplie d'eau. On pouvait marcher sur les trottoirs mais pas sur la voie. C'est le creusement du lac qui a tout asséché. Je vous laisse imaginer comme il était simple pour les mamans de la cité qui accompagnaient leurs enfants aux jeux de pousser les poussettes sur un terrain toujours boueux.

- Derrière la pharmacie, il y a un ruisseau. Les prés absorbaient l'eau mais quand on a bétonné, il n'y avait plus rien pour l'absorber. De même, au bord des prés, il y avait des buissons, des haies de ronciers qui retenaient l'eau. Je m'en souviens parce que, quand on allait à l'école avec ma fille, tout le long de la route on mangeait des mûres !

Carmen Calvo

Riveraine de l'avenue de la Somme et ancienne propriétaire

Chez moi, oui, c'était inondé. Il n'y avait pas d'égoûts et l'eau arrivait jusqu'à la maison quand il pleuvait. Mais le pré qu'on a vendu n'était pas inondé.

José Calvo

Fils de Carmen Calvo

Chez Vandenzande, il y avait beaucoup de sources. Je me souviens que, quand j'étais gamin, il y avait comme une mare.

Un épisode dans toutes les mémoires : la tempête de 1999

Dans la nuit du 27 au 28 décembre 1999, une tempête d'une force exceptionnelle s'abat sur le Sud-Ouest de la France. La Gironde est particulièrement touchée. Dès le 29 décembre, le département est déclaré en état de catastrophe naturelle.

Témoignages d'habitants

- En décembre 1999, on était en train de manger quand tout à coup, vers 19h30 ou 20h, tout s'est

calmé. Les oiseaux ont cessé de chanter. Il n'y avait plus un bruit dans la cité. Un vent inhabituel s'est levé. Une vraie tornade s'est abattue sur le parc. Tous les locataires qui étaient là avaient mis leur voiture sur l'espace libre, où se trouve aujourd'hui le terrain de sport. La seule voiture sous les arbres, c'était celle de mon mari ! Un arbre est tombé dessus. Je me souviens que la caravane de la voisine était réduite en miettes ! Mon mari et moi on faisait un certain poids mais quand on a essayé de sortir, le vent nous poussait quand même ! Le lendemain, on ne pouvait plus entrer dans la cité. Les arbres étaient tombés un par un. Le sol était gorgé d'eau et les racines n'avaient pas tenu. Une chance qu'aucun arbre ne soit tombé sur les immeubles !

- Il y a eu beaucoup de dégâts. J'ai quitté mon travail à Auchan Mériadeck à 22h. Un collègue m'a ramenée. On ne pouvait plus passer dans la résidence : onze peupliers étaient tombés sur la route. Il y a même eu des petits arbres qui se sont complètement arrachés. Les gens montaient toutes les voitures sur les terre-pleins – c'était possible à l'époque - pour en sauver le maximum en les mettant le plus loin possible des arbres.

- Je me souviens que j'étais de permanence. Je travaillais à la mairie. Les poteaux, même épais, étaient complètement tordus.

Jean-Pierre Turon

J'ai vécu la tempête en direct. J'ai pris ma voiture pour aller voir ce qui se passait à différents endroits. J'entendais les arbres se tordre. Cela m'a énormément marqué. Le parc arboré de la résidence a peu souffert contrairement à celui du château Beauval. Là-bas ce fut un massacre de plus de 200 arbres, dont un bon nombre centenaires, abattus.

La résidence subira finalement peu de dégâts sur les bâtiments : antennes TV déréglées, gravillons envolés sur les toits terrasses... Côté parc, la société Clairsienne devra faire réaliser un rabottage et onze arrachages de souches d'arbres. Un moindre mal en comparaison avec le domaine de Beauval, à 1,5 km de là, qui fut littéralement ravagé.

Beauval, « cité jardin »

Dès sa construction, le cœur de la résidence fut engazonné et planté d'arbres de hautes tiges, les voiries et parkings étant aménagés en croissant à la périphérie des immeubles. 50 ans après, cet aménagement paysager simple a fait place à un parc plaisant qui semble avoir toujours été là. Grands peupliers, petits arbres, pelouses, bosquets, jolis recoins, chemin traversant... Avec l'opération de renouvellement urbain lancée par Clairsiennne, le parc va connaître lui aussi un renouveau.

Jean-Pierre Turon

Beauval est une résidence paysagère. Elle va le rester, avec l'atout qu'elle n'avait pas à l'époque de sa construction, le bassin Montsouris qui est un pôle d'intérêt communal.

Dans le cadre de l'opération de réhabilitation à venir, les logements supplémentaires étant construits sur les bâtiments, on ne perd pas cet aspect paysager. Le seul endroit où il y aura une occupation des sols plus importante, c'est l'emplacement du bâtiment K, à l'entrée, qui va être démoli et reconstruit plus grand. Mais pour ce faire, on va utiliser les délaissés autour du bâtiment. On empiète donc très peu sur la surface

au sol actuelle. En outre, le grand giratoire qui va être réalisé va permettre de créer un parvis dans ce qui est l'entrée actuelle et d'amplifier l'aspect végétalisé, en traitant cette zone de manière plus noble qu'elle ne l'est actuellement.

Un travail important sur le paysage va être réalisé et il devra, je crois, être complété par une réflexion sur les abords du bassin Montsouris. Ils doivent être à la fois sûrs pour les jeunes enfants, mais aussi plus faciles d'accès pour renforcer l'attractivité du bassin. Des perméabilités doivent être organisées. Un cadre comme celui-ci doit être utilisé au maximum.

Dans le parc, les peupliers posent un problème majeur : non seulement certains sont tombés mais en plus les racines ont soulevé le sol des structures de jeux. Il faut maintenant y remédier.

À l'intérieur de la cité subsistent par ailleurs des endroits où l'ombre est trop dense. L'excès de végétation peut devenir gênant. Les arbres ont leur utilité mais doivent être répartis différemment. Il faut créer la clairière qui va insuffler la vie. Il y a sans doute à réfléchir sur des poches denses et d'autres plus éclairées. C'est un travail fin de paysagiste. Un arbre doit être positionné pour participer à la dimension d'un paysage. C'est comme cela qu'on le crée. Car la question est bien de penser et de créer le paysage.



*Vue aérienne du secteur Beauval-Montsouris en 1999
(archives municipales)*



*Beauval aujourd'hui - (archives municipales)
Photodrone33*



Quand Beauval fait peau neuve...

Pourquoi la résidence Beauval est-elle un cas particulier ? Parce qu'elle porte bien ses 50 ans ? Parce qu'elle a un positionnement de choix dans la ville – ni trop près, ni trop loin, ni trop dedans, ni vraiment en dehors ? Parce qu'elle s'intègre en douceur dans l'environnement paysager et se coule entre les arbres pour mieux s'y dissimuler ? Ou pour toutes ces raisons réunies ? Parce qu'elle fait peu parler d'elle, aussi, sans doute. Patience, cela ne saurait tarder...

Beauval aujourd'hui

Témoignages d'habitants

- En 1975 ici, ça ressemblait à une résidence très chic. La situation s'est dégradée. Ce n'était pas des HLM. C'était un autre standing.
- Ici ce sont des loyers modérés. Les petits jeunes qui ont l'ambition d'avoir une petite maison restent un peu le temps de faire des économies et ensuite ils s'en vont.
- Les logements sont super ici, pour l'époque où ils ont été construits. C'était fonctionnel. Je me souviens de Meignan : c'était mal fichu. Le chauffage était au mazout. Il fallait le monter depuis la cave !
- La cité n'a pas changé depuis 1968. À part le city-stade qui a été construit. Lors de la première réhabilitation, Clairsienne a rénové les salles de bain, changé les portes qui étaient en bois pour des portes en PVC. Cela mis à part elle est à l'identique de quand elle a été construite.

Jean-Pierre Turon

Maire de Bassens depuis 2001

Élu au conseil municipal de Bassens depuis 1977

Beauval, c'était une entité d'un blanc éclatant qui a toujours eu l'air pimpant, malgré un nombre d'étages élevé, grâce à son positionnement dans un environnement très vert, posé contre la voie ferrée, et des retouches de rénovation régulières. D'autant

plus lorsqu'il y avait encore le pré et les vaches de Vandenzande en lieu et place du bassin Montsouris. On savait que la cité était bien entretenue et on avait peu de remontées de la part du bailleur et des habitants, donc on s'en est moins préoccupé pendant très longtemps. On a tout de même co-financé le city-stade, contribué à l'augmentation des places de stationnement, puis traité le mur de protection le long de la voie ferrée avec la SNCF. Des choses ont été faites, la cité n'était pas oubliée mais sa restructuration n'était pas la priorité.

Vivre en bonne entente avec les trains

Beauval, c'est aussi une résidence au bord de voie ferrée. Les locataires des immeubles qui bordent la ligne Bordeaux-Paris ont pris l'habitude de forcer la voix quand passe le train... Pour sécuriser la voie, un mur a été construit en 2007.

Témoignages d'habitants

- Quand on a construit les ponts pour laisser passer les voitures, la circulation des trains a été coupée. On s'est rendu compte qu'il nous manquait quelque chose, mais quoi ?... C'est le jour où ils ont rouvert les voies à la circulation et que les trains ont recommencé à circuler qu'on s'est dit : mais c'est bien sûr ! On était gêné par l'absence de bruit !





*Pose de la clôture le long de la voie ferrée en 2002
(archives municipales)*

- On s'est battu pour que les abords de la voie de chemin de fer soit fermés ! Il y a eu deux « accidents » avant qu'on ne mette un mur.
- On est habitué. Il n'y a que lorsque les fenêtres sont ouvertes que le bruit est gênant.
- La voie ferrée n'était pas accessible. C'était compliqué avec les ronces.
- La voie ferrée n'inquiétait pas trop mes parents je crois. Quand j'étais petite, je ne les jamais entendu dire « attention à la voie », en tout cas.

Jean-Pierre Turon

Les habitants avaient peur pour les enfants car la voie était directement accessible. Il y a deux « accidents » volontaires. Cela m'a beaucoup marqué. À l'époque il n'y avait aucune clôture. Pendant longtemps on nous a opposé la réglementation en nous disant que, parce qu'après la courbe de Sabarrège les trains n'étaient pas à plus de 180 km/h, la loi n'imposait pas de barrières. La voie était très traversée, en particulier par les personnes qui travaillaient à Michelin. C'était le plus court chemin à pied, mais pas le plus sûr. Il y a eu un certain nombre d'accidents sur la ligne, puis la SNCF a abaissé ce seuil et est devenue plus sensible à l'idée de poser des clôtures. À Beauval, celle-ci a été co-financée par la ville, le bailleur et la SNCF.

1997-98 : première réhabilitation

Laurent Richard

Directeur Technique au département patrimoine et gestion immobilière de la société Clairsienne

La réhabilitation de 1998 est ce que nous appellerions aujourd'hui une « réhabilitation technique ». Elle fut orientée principalement sur la préservation du bâti, la résorption de problèmes liés aux évacuations et la mise en place de systèmes, comme l'interphonie, qui n'existaient pas à l'origine de la construction. Nos actions étaient centrées sur l'immeuble. Ce n'était pas du tout le même travail qu'aujourd'hui. De nos jours, une réhabilitation est réfléchie à l'échelle de la résidence dans son ensemble, l'immeuble, les espaces extérieurs, l'intégration dans le quartier. Elle porte sur l'amélioration de la performance thermique des bâtiments, la prise en compte de l'accessibilité à l'immeuble et aux logements, une refonte des aménagements paysagers et des circulations extérieures, une amélioration du confort des appartements pour le bien-être du locataire. Le service rendu est plus important.

Les opérations de réhabilitation sont désormais inspirées de ce qui a pu être développé dans le cadre du dispositif ANRU (agence nationale de renouvellement urbain). Il y a 20 ans on privilégiait la préservation du bâti et on assurait sa pérennité pour les 20 prochaines années. Aujourd'hui le bien-être du locataire est au cœur de nos préoccupations.

Récapitulatif des travaux de réhabilitation 1997-98 Bassens Beauval collectif (source Claisienne)

- Réfection électrique,
- Remplacement des menuiseries existantes par menuiseries PVC simple vitrage,
- Remplacement des portes palières,
- Réfection cuisine-sdb-wc : sols, plomberie, appareillage sanitaire, faïence, peinture,
- Réfection des évacuations,
- Mise en place du contrôle d'accès interphonie,
- Remise en peinture des façades



1997 : les façades avant la réhabilitation
(collection privée)

Ce qui, pour une société de logement social, apparaît comme des travaux d'entretien nécessaire, fut vécu par les locataires comme un chantier important. La durée, la concentration des interventions, leur caractère exceptionnel et parfois spectaculaire, le bruit et le dérangement ne sont jamais négligeables.

Témoignages d'habitants

• Je me souviens que quand Clairsienne est venu faire la première réhabilitation, Mme Garriga, qui était gestionnaire et qui est partie depuis à la retraite, nous a dit : « Mais qui vous a donné l'autorisation de faire ça ? » J'avais fait une cuisine intégrée. J'ai répondu : « Mon porte-monnaie ! » On va dans la salle de bain... j'avais aussi modifié la salle de bain ! « Et là ? ! » elle s'écrie. « Si vous partez, vous ferez comment ? » Mais si on part, ce sera les pieds en avant ! Heureusement, dans la chambre, je n'avais pas encore enlevé les

portes de placard. Je l'ai fait un peu plus tard. Je descendais les briquettes du mur discrètement deux par deux chaque soir pour ne pas me faire attraper. Ensuite j'ai monté des étagères et des portes.

• En 1998, les travaux de réhabilitation ont porté sur la cuisine, la salle de bain, les waters, le ragréage du sol, toutes les portes et les fenêtres, le changement de la porte d'entrée de chaque appartement. Mais pas de double vitrage. On ne l'a toujours pas. Avant les volets étaient différents : tout a été refait en PVC. Ainsi que l'électricité. C'est aussi cette année-là que les huisseries ont été changées, ainsi que les persiennes orientables qui ont été enlevées.

• Avant la réhabilitation, on avait des clapets sur les fenêtres. C'était comme des persiennes, des lattes orientables qui faisaient séchoirs. On nous a aussi changé les colonnes de descente d'évacuation des eaux usées. Pendant les travaux, ils avaient cassé le sol sur tous les étages : je voyais mon voisin du bas ! On pouvait se parler ! Il y avait eu des dégâts des eaux mais je n'ai plus jamais entendu parler d'incidents depuis la rénovation de 1998.

• Quand ils ont percé pour changer les descentes d'eaux usées, ils n'ont pas mis de plaque sur le sol de chaque appartement pour combler le trou, ce qui leur permettait de vider les gravats par les « colonnes » formées. Quand ça dégringolait du 4ème étage et que ça arrivait au rez-de-chaussée, on rigolait !

• Les boîtes aux lettres étaient dehors sous le perron quand je suis arrivée en décembre 1998. Ensuite Clair Logis les a installées dans le hall.



Les halls en 2006 (collection privée)



Décembre 2003 : construction du plateau multi-sports (archives municipales)

2018 : le temps du renouveau

2018 marque le coup d'envoi de l'opération de réhabilitation et de renouvellement la plus complète qu'ait jamais connue la résidence Beauval. Le chantier démarrera par la démolition du bâtiment K situé à l'entrée du site, et par les travaux de réhabilitation des bâtiments de logements collectifs. Une opération de grande ampleur qui va transformer radicalement le visage de Beauval, sans en changer l'essence.

● Ici c'est toujours pareil, avec la différence qu'ils ont changé les ouvertures, la porte d'entrée de l'appartement, l'électricité et le sol des pièces d'eau (cuisine, waters et salle de bain). La robinetterie a été changée. Les vide-ordures ont été seulement murés. Leur colonne est toujours là.

Patrice Mensan

Gardien de la résidence Beauval de 1993 à 2006

La réhabilitation a été « coton ». En 1990, les bâtiments souffraient d'une grande vétusté. C'était un parc de logements anciens et non rénovés. Les locataires de Beauval ont tout eu, les pauvres, avant la réhabilitation : les vide-ordures bouchés, les canalisations en fonte qui cassaient, les remontées d'odeurs et d'eau de pluie, les chaudières fatiguées... Et ensuite les malfaçons dans les travaux de rénovation. Les gens étaient de bonne composition. Ils en ont encaissé, des choses ! Ils ont eu du courage !

Ça a été une réhabilitation importante, des travaux énormes qui ont été pesants pour les locataires : les arrivées d'eau en plomb, les canalisations en fonte, les huisseries, les portes... tout a été remplacé. Les vide-ordures ont été supprimés. Ce n'est pas facile quand on vous casse tout dans votre appartement. Et en plus, dans le froid ! Avec certains cadres de Clairsienne, il y avait du dialogue, avec d'autres non.

Jean-Pierre Turon

Beauval a toujours eu une allure qui n'en faisait pas la résidence HLM classique, comme ont pu le faire les immeubles du Bousquet ou de Meignan. C'est celle qui, incontestablement, a le mieux vieilli. Parce qu'elle a toujours été bien entretenue. Mais on est arrivé aux limites.

Aux alentours de 2010, il est apparu que les bâtiments souffraient. On savait qu'il y avait un défaut depuis l'origine sur le plan de l'insonorisation. Il est apparu plus récemment que le bâtiment subissait des problèmes d'infiltrations et de remontées d'humidité. Nous avons commencé à être de plus en plus souvent saisis par les habitants. Objectivement, et parce qu'on l'observe aussi au Peyrat, c'est un peu comme si les matériaux avaient perdu une partie de leurs qualités et devenaient plus perméables, laissant entrer d'avantage l'humidité de l'extérieur. D'autre part les étanchéités ont perdu de leurs capacités, le tout associé à un phénomène de capillarité qui fait remonter l'humidité par le sol. Une intervention est apparue de plus en plus nécessaire. C'est à ce stade-là que Clairsienne a annoncé que la société commençait à réfléchir à un projet de rénovation important.

Il y a toujours une distinction entre l'image, la question du vécu du bâtiment (l'intérieur des pièces, la vétusté, l'isolation etc), et l'histoire personnelle de chacun. On voit toutes les évolutions classiques qui ont eu lieu depuis la naissance des ZUP et le phénomène

d'urbanisation des années 60. On voit aussi un phénomène de diversification des populations et en même temps la précarisation, le niveau de vie plus faible des locataires qui s'est fait jour progressivement. Prenez l'exemple du Grand Parc : il était considéré comme « super luxe » d'avoir un appartement là-bas au début de sa construction. Parce qu'il y avait un tel confort à la conception, des espaces publics... que c'était une promotion de pouvoir y vivre. Ensuite ça a évolué. La vie du bâtiment, l'entretien, l'histoire du peuplement font qu'on ne vit plus dans les mêmes conditions.

Synthèse du projet de renouvellement urbain – résidence Beauval

Sur l'ensemble des bâtiments :

- ◆ Démolition de trois logements (bâtiment K),
- ◆ Construction de 24 logements et commerces,
- ◆ Mise en œuvre d'une isolation thermique par l'extérieur sous vêtiture minérale, variations de teintes grises,
- ◆ Remplacement de l'ensemble des menuiseries,
 - ◆ Création d'ascenseurs,
 - ◆ Création de balcons pour l'ensemble des logements, habillés de garde-corps mêlant bois et caillebotis métalliques,
 - ◆ Construction de 30 logements neufs en surélévation, à raison de 3 logements par plot.

Sur l'ensemble des espaces extérieurs :

- ◆ Reconfiguration des espaces de stationnement sur la base des tracés actuels,
- ◆ Externalisation des déchets et création de points de collecte couverts, dont l'écriture fait écho à celle des balcons,
 - ◆ Requalification des espaces de détente et loisirs à travers la résidence (lanière active - city-stade, jardin partagé, terrain de basket - parc intérieur, jeux d'enfants...),
 - ◆ Traitement paysager de nouveaux parcours périphériques, à l'interface voiries / bâtiments,
 - ◆ Création d'un nouvel accès (par Bordeaux Métropole).

Impressions d'habitants

● Le souci aujourd'hui c'est que c'est mal isolé. Dans la chambre il y a beaucoup d'humidité. Je suis obligé d'éponger le mur. Il faut chauffer beaucoup l'hiver. Et puis il y a des courants d'air malgré le double vitrage. J'espère beaucoup de la rénovation.

● Pour éviter l'humidité, on pousse le chauffage à 23,5°C. C'est le seul moyen d'avoir une température correcte. Il y a 20 ans le bailleur devait nous poser du double vitrage. C'était au programme de la 1ère réhabilitation, mais il ne l'a pas fait. Sur les fenêtres, le montant PVC neuf a été posé sur le montant en bois ancien. On a du vent qui passe. Clairsiennne a évoqué la possibilité de changer les dormants. J'espère que ça va se faire !

● Depuis que les travaux de réhabilitation sont programmés, on se parle un peu plus avec les voisins. Comme ils savent que je me renseigne beaucoup, ma voisine me demande des nouvelles. On échange des points de vue, on parle des balcons. On se pose beaucoup de questions.

● J'anticipe un peu cette réhabilitation-là. Je suis une femme seule. Il faudra déplacer les meubles. Nous verrons ! Il paraît qu'il pourrait se monter un comité d'entraide.

● Moi ce qui m'inquiète, c'est que l'entrée actuelle de mon immeuble va être remplacée par les caves. L'entrée de l'immeuble se fera au ras de la fenêtre de ma cuisine dans l'avenir. J'aurai tout le passage des gens. Mais j'aurai ma terrasse ! Il paraît qu'elle va faire 15 m². J'ai peur de récupérer tous les déchets des locataires du dessus. Les gens jettent tout par la fenêtre. L'autre jour mon chien a récupéré une rondelle de cervelas jeté de l'étage ! J'ai un peu peur de cette nouvelle réhabilitation. Monter un étage supplémentaire sur de vieux immeubles : il n'y a pas de risques que ça s'affaisse ? Quand on a refait l'entrée et la chambre chez nous, les murs se sont fendus. Clairsiennne a dit qu'ils allaient mettre des matériaux légers au 5ème étage, mais tout de même... Qui va vouloir d'un appartement posé sur des immeubles de 50 ans construit sur des zones humides ?

- Avec la réhabilitation, il est prévu un doublage extérieur et l'isolation des fenêtres. Du coup on risque, en isolant de l'extérieur vers l'intérieur, de confiner les bruits dans les immeubles. L'isolation c'est bon pour le chauffage, mais changer les huisseries avec doublage du vitrage va générer une isolation phonique en plus. Entre les étages ça ne changera rien. La question qu'on se pose aussi c'est quel niveau de bruit va générer l'ascenseur ?

- Maintenant on attend les ascenseurs ! J'habite au 2^{ème}. Ce serait tellement pratique pour monter les courses.

- On va pouvoir faire des travaux personnels dans nos logements, avec l'enveloppe prévue par le bailleur. Je vais faire changer l'évier et rénover les plafonds. Clairsienne va me donner 2000 € ! Le balcon donnera sur ma salle à manger. Ça va. Mais pour ceux qui vont l'avoir dans leur chambre, c'est moins pratique. Ils ne vont pas faire passer leurs invités dans leur chambre pour aller boire l'apéritif ! Je crains que les gens ne soient pas respectueux et fassent par exemple des grillades au balcon, alors que c'est interdit. Ou bien qu'ils mettent du linge à sécher sur leurs balcons. Ça va faire sale. Il faut tout de même se respecter les uns les autres !

- On nous a proposé de faire tomber la cloison entre la cuisine et la salle à manger pour moderniser et faire une cuisine ouverte. Je pensais le faire mais j'ai réfléchi. Ça va me faire trop grand et je ne vais pas savoir quoi mettre dedans.

- Ils vont isoler le couloir mais entre les voisins du dessus et ceux du dessous, il n'y aura rien. C'est une réhabilitation extérieure avec l'ajout des balcons, des ascenseurs, et l'isolation thermique. Et ils vont aussi faire deux entrées par hall.

- Je pense qu'il n'y a que les gens qui sont là depuis assez longtemps qui se sentent vraiment concernés. Les autres s'en fichent. Et puis ils ne restent pas assez longtemps pour s'intéresser au quartier. Dans mon bâtiment il y a tout de même pas mal « d'anciens » même si ce ne sont pas des personnes très âgées.

Jean-Pierre Turon

À Beauval, la mise en œuvre du projet de rénovation a été relativement plus rapide que dans les autres résidences de Bassens. Clairsienne était déjà sensibilisé aux problématiques rencontrées sur la résidence. Il n'y a pas eu à en convaincre le bailleur. Lorsqu'on fait une isolation complète par l'extérieur, qu'on crée un ascenseur, qu'on ajoute une pièce supplémentaire en balcon, on s'engage dans une des opérations les plus lourdes. Il faut partir d'un produit qui va pouvoir le supporter. C'est une des qualités de ces immeubles. Dans les ratios en termes de coût du logement, on arrive dans les coûts les plus élevés qu'il puisse y avoir, au niveau où se pose la question de la démolition ou pas.

Vont être traités aujourd'hui, évidemment l'aspect énergétique, qui va être un élément important, mais aussi l'accessibilité et l'aménagement d'ascenseurs. On voit bien qu'actuellement, dès qu'on est au-delà de deux étages, cela pose un problème. On oublie que notre mobilité n'est pas à vie. Or la population des locataires de Beauval vieillit. Au-delà d'un étage, à plus forte raison à partir de deux, on a du mal à monter. Le projet s'est finalement orienté vers un ascenseur dans chaque immeuble.

Restent deux aspects sur lesquels nous allons, avec les locataires, être très vigilants - et nous pensons que ces travaux vont pouvoir être traités sur l'enveloppe de la réhabilitation : les problèmes de remontées d'humidité et l'isolation phonique des appartements en interne. C'est la question la plus difficile à traiter. Car on ne peut pas avoir la même qualité d'isolation phonique dans un bâtiment rénové que dans un bâtiment neuf.

Le projet a finalement pris une bien plus grande ampleur. C'est un superbe projet, qui a beaucoup d'allure. Le chantier va être déstabilisant, long et bruyant mais il faut retenir le positif : on évolue.

Et demain... Beauval dans le quartier de l'Avenir

Depuis 2014, le secteur englobant la résidence Beauval, le Hameau des Sources et la résidence Prévert-Le Moura est reconnu quartier prioritaire. Des efforts importants y sont désormais déployés par l'État, la ville et ses partenaires dans le cadre de la politique de la ville. La loi de programmation pour la ville et la cohésion urbaine impose un Conseil citoyen dans chaque quartier prioritaire afin de conforter la mobilisation citoyenne existante ou en favoriser l'apparition. Bassens a été la première ville de la Métropole à encourager et soutenir l'émergence d'un conseil citoyen. Consultés, les habitants ont choisi pour ce grand quartier constitué de trois entités le nom de "quartier de l'Avenir".

Jean-Pierre Turon

En créant une grande entité, plutôt que plusieurs petites, on remplissait les conditions pour bénéficier d'aides de l'État et répondre aux besoins des habitants. Pour moi, le moment où les habitants choisirent ce nom, « quartier de l'Avenir », fut un instant extrêmement décisif. J'ai tout de suite senti ce qu'on allait pouvoir en retirer en termes d'éléments positifs. Chaque entité garde sa particularité mais tout se joue en complémentarité et en interdépendance. Par exemple, on a pu faire accepter - par la métropole, mais aussi par les habitants et les bailleurs - qu'on revoie complètement l'entrée de la cité Beauval. On change une partie de son fonctionnement. L'entrée se fera avec celle du Hameau des Sources qui change, de la même façon et dans le même temps, son fonctionnement

et son traitement extérieur. Les deux vont subir des modifications semblables et s'en trouvent beaucoup plus imbriquées que jusqu'à présent.

À l'abord des écoles, éléments forts et fédérateurs des trois secteurs, et même au delà, on a positionné le Kiosque citoyen, qui remplit déjà

cette fonction de rotule commune aux trois entités qui composent le quartier de l'Avenir. Le réaménagement et la reconfiguration de l'espace situé entre les Sources et les écoles va permettre une nouvelle jonction. Les espaces de jeux pour les résidences les Sources et Prévert-Le Moura vont se trouver là également et contribuer à former une articulation entre les entités. De même la création de la ludothèque, qui ne sera pas celle du quartier de l'Avenir seulement, mais de toute la commune, accentue encore cette construction de quartier. La question de ce qui appartient à telle ou telle entité ne se posera plus. Ce sera un même quartier avec des jonctions plaisantes entre les entités d'habitation.

Il faut aujourd'hui penser le quartier plus largement et, en l'occurrence, en tant que quartier de l'Avenir, de manière plus vaste.



Jeux dans le parc (photo Roberto Giostra – archives Clairsienne)



*Projet de renouvellement urbain de la résidence Beauval
TEISSEIRE & DUMESNIL - Architectes et associés*

RÉSIDENCE BEAUVAL
RECITS DE VIES

Ouvrage imprimés en 500 exemplaires

Editeur : Ville de Bassens

Auteur :

Françoise DURET - soizeduret@gmail.com

© Ville de Bassens

Photos de couverture : Photodrone 33 et Roberto Giostra

Tous droits réservés.

Toute reproduction, même partielle, du contenu, de la couverture ou des illustrations,
par quelque procédé que ce soit (électronique, photocopie, bande magnétique ou autres)
est interdite sans autorisation par écrit de l'auteur.

Maquettiste :

Mairie de Bassens (www.ville-bassens.fr)

Service Communication

Achevé d'imprimer en octobre 2018
Sur les presses de l'Imprimerie SODAL
40 000 Mont-de-Marsan

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 2018

ISBN : 978-2-9551542-1-5

Ouvrage réalisé avec la participation des habitants
de la résidence Beauval, dans le cadre du projet
de renouvellement urbain du quartier.

